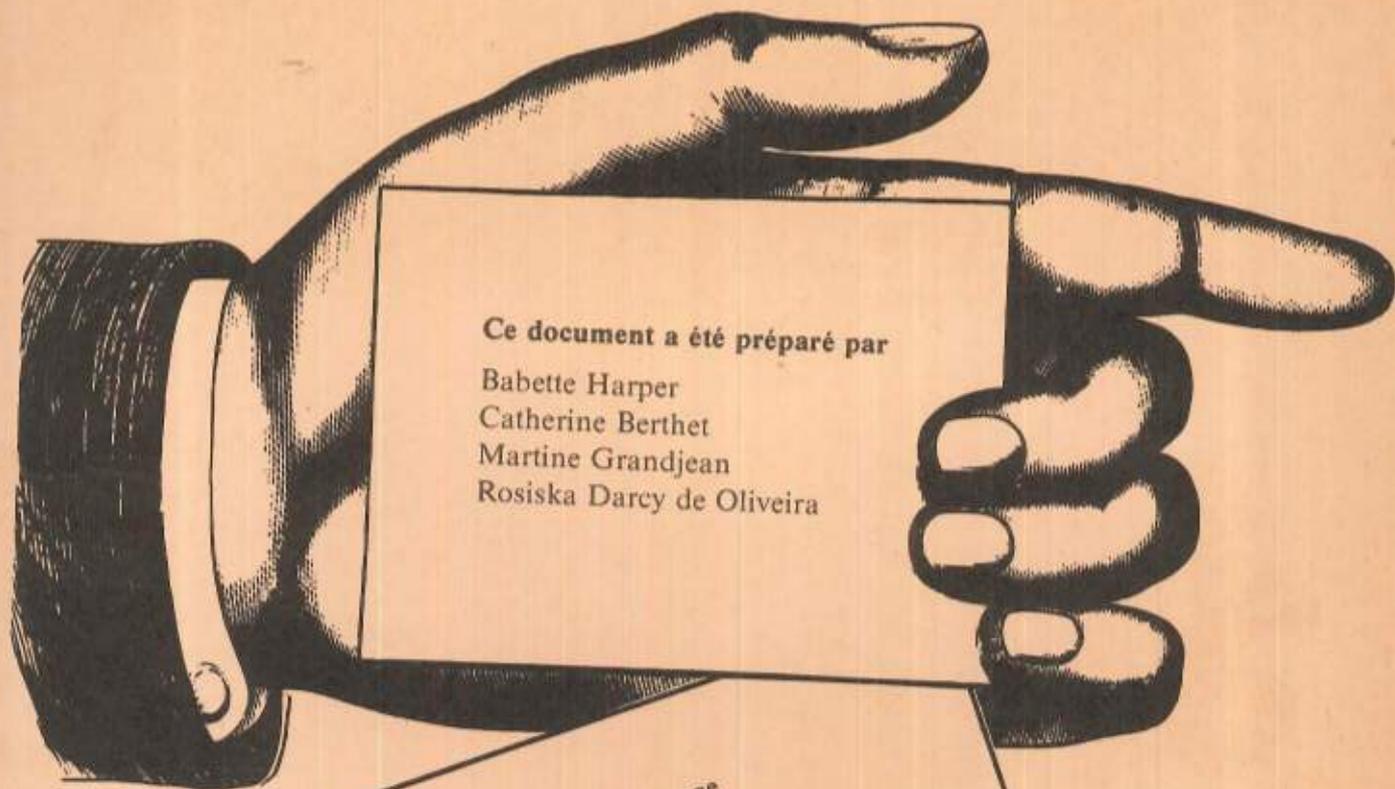


FEMININ PLURIEL (I)

de l'éducation des femmes





Ce document a été préparé par

Babette Harper
Catherine Berthet
Martine Grandjean
Rosiska Darcy de Oliveira

Mise en page
Catherine Berthet
Daniel Caselli
Marc Picarat

Dessins
Miguel Paiva

FEMININ PLURIEL (I)

de l'éducation des femmes

TABLE DES MATIERES

1. Le mouvement des femmes :
lire sa propre réalité, écrire sa propre histoire
 - le mouvement des femmes
 - lire sa propre réalité,
écrire sa propre histoire
 - l'université au service de la communauté
 - un itinéraire de recherche
 - éducation et inégalité
 - la culture féminine

Rosiska Darcy de Oliveira
(avec la collaboration de *Babette Harper*)

2. Vierge Marie ou Marie-couche-toi-là
Martine Grandjean

LE MOUVEMENT DES FEMMES

Rosiska Darcy de Oliveira

lire sa propre réalité, écrire sa propre histoire

"CELLES QUI SAVENT QUE LE
RAPPROCHEMENT, DE QUOI QUE CE
SOIT, SE FAIT PEU À PEU ET
PÉNIBLEMENT - TRAVERSANT MÊME
L'OPPOSÉ DE CE DONT ON CHERCHE
À SE RAPPROCHER."

Clarice Lispector

POINT COMMUN À NOUS TOUTES:
UN SENTIMENT VAGUE,
DIFFUS DE MALAISE

C'est au début des années 70 que le mouvement des femmes est né en Suisse, à Genève, cité apparemment si tranquille. La première assemblée générale à laquelle nous avons assisté réunissait environ cinq cent femmes, ce qui est beaucoup si l'on tient compte du fait que la population de la ville n'est que de deux cent mille habitants. Se trouvaient alors présentes des femmes sorties des mouvements de gauche de mai 1968, des universitaires, des institutrices, des infirmières, des réfugiées tchèques et latino-américaines, des militantes de tous genres, mais aussi des militantes de la vie, sans couleur politique, curieuses et mécontentes.

Nous avons passé non seulement cette assemblée, mais beaucoup d'autres qui la suivirent, à essayer de justifier théoriquement l'existence d'un mouvement féministe autonome comme fait politique. Les malabarismes conceptuels dans lesquels nous nous lançions nous servaient à nous justifier et faisaient contrepoids à la mauvaise conscience que nous inculquaient les critiques des hommes, maris ou compagnons. Ils commençaient par critiquer "le thé des cinq heures version 1970", et finissaient dans de graves accusations de divisionnisme et de superficialité face à "l'ennemi principal, le grand capital international".

Assiégées par ce type de réactions, nous faisons ce que nous pouvions, lorsque nous nous rencontrions, pour nous faufiler dans de vraies forêts de concepts et conquérir une place, aussi humble qu'elle puisse être, dans la théorie des révolutions. Pour cela nous cherchions des analogies avec les prolétaires et les colonisés, mais tout cela sonnait si faux, si étrange, nous paraissait si loin de ce que nous étions en train de vivre que peu à peu une fatigue s'est installée, voire même une certaine irritation contre ce type de dialogue qui nous était imposé de l'extérieur. Petit à petit s'est imposée la nécessité de vivre sans théories pré-fabriquées l'évènement politique, existentiel, qu'était ce malaise grandissant qui envahissait les femmes et les poussait à se réunir en un mouvement que nous appelions mouvement de libération.

Deux ans après ces premières assemblées, deux ans pendant lesquels nous avons intensément participé à différents groupes de femmes, deux ans décisifs dans notre histoire personnelle et collective, deux ans plus tard donc, nous avons publié à l'IDAC un document intitulé "Féminiser le Monde". Ce texte reflète avec ironie et une certaine amertume le moment où les femmes se sentaient encore obligées de justifier l'autonomie de leur mouvement, ce moment où elles ne faisaient que commencer à percevoir que l'autonomie du mouvement serait aussi difficile à faire reconnaître par les hommes que l'autonomie de chacune d'elles en particulier.

EXPLOITEES ? ouvrières, secrétaires, vendeuses...

A qualification égale, à travail égal, nous gagnons moins qu'un homme. Notre salaire n'est qu'un salaire d'appoint : « du beurre sur le steak ». Nos augmentations de salaires vont souvent de pair avec la prostitution vis-à-vis des chefs et du patron
 « cuisines hospitalières = bonne ouvrière »
 Giffler le chef qui te « caresse la croupe » c'est perdre ta place.
 Quand tu te révoltes, le mari cogne : « C'est pas la place d'une femme au piquet de grève ».
 Et quand c'est pas le mari, c'est le syndicat qui te traite de « putein », ou d'exrîtée à qui il faut administrer du vallium ; de toutes façons, t'es une « bonne femme », alors t'es hystérique, tu dois avoir tes règles.

Après l'usine, y' a la cuisine

Prépare les repas !
 Fais le ménage !
 Fais la vaisselle !
 Lave le linge !
 Torche les gosses !
 Fais réciter les leçons !
 Occupe toi du foyer !
 Mais dépêche-toi !
 T'es en retard
 Qu'est-ce que t'as foutu ?

Et quand t'es crevée, « Marie couche-toi là... »

NOUS, LES MAITRESSES DE MAISON

qui régnons sur la crasse et la poussière, chaque journée est répétitive et monotone : isolée, angoissée par les fins de mois. Nous à qui l'on répète que c'est pas un métier : notre travail n'est pas payé, et « de quoi se plaint-on, on devrait être contente de notre sort ».

NOUS QUI EN CREVONS, OU QUI RESTONS MUTILES D'AVOIR AVORTE AVEC UNE AIGUILLE A TRICOTER...

Ça vaut 300 000 balles un avortement propre

Nous les filles-mères, les bannies qu'on punit en nous enfermant dans des « foyers » et à qui on enlève les mômes car « nous ne pourrions pas les élever »
 Nous qui avons « fauté », les « engrossées » hors du mariage et nous, mariées, qui voulions choisir le moment de notre maternité
 Nous voulons que nos enfants soient désirés.

NOUS RECLAMONS LE DROIT A L'AVORTEMENT ET A LA CONTRACEPTION LIBRES ET GRATUITS

Mais nous sommes les pétroleuses, filles de la Commune.

NOUS NOUS BATTRONS CONTRE LA DIVISION

la discrimination
 le viol
 la soumission
 les pratiques humiliantes
 l'exploitation du patron et du « man-petit-chef »

NOUS NOUS BATTRONS CONTRE LES MARCHANDS DE MISERE

qui nous confinent dans des logements dégueulasses et nous imposent notre droit à vivre décemment : DEJA NOUS OCCUPONS DES MAISONS VIDES.

NOUS NOUS BATTRONS CONTRE LES VOLEURS D'ENFANTS

cachés derrière le masque de « l'Assistance Publique » pour nous arracher nos gosses au nom de l'ordre moral et de la salubrité publique.

NOUS NOUS BATTRONS CONTRE L'ARMEE, LA POLICE

qui tuent nos enfants, contre la justice qui les enferme et nous batoue.
 Nos sœurs se battent au Vietnam, en Palestine, en Irlande et ailleurs : « nos mains au bronze des mitraillettes ».

NOUS SAURONS CONQUERIR OU INVENTER LE DROIT DE VIVRE ET DE PARLER



Manifeste des Bas Rouges de New York

I — Après des siècles de combat politique individuel et préliminaire, les femmes s'unissent pour obtenir leur libération définitive de la suprématie mâle. Les Bas Rouges se consacrent à la construction de cette unité et à la conquête de notre liberté.

II — Les femmes forment une classe opprimée. Notre oppression est totale, affectant chaque recoin de notre vie. Nous sommes exploitées comme objets sexuels, éducatrices, bonnes à tout faire, et main-d'œuvre à bon marché. Nous sommes considérées comme des êtres inférieurs, dont la seule raison d'être est d'embellir la vie de l'homme. On nous refuse notre humanité. On nous donne des ordres au sujet de notre conduite, renforcés par des menaces de violence physique.

Pour avoir vécu de façon si intime avec notre oppresseur, isolées les unes des autres, on nous a empêché de considérer notre souffrance personnelle comme une condition politique. Ce qui crée l'illusion que les rapports d'une femme avec son homme sont une question de jeu personnel à deux personnalités uniques, et peuvent réussir individuellement. En réalité de tels rapports sont des rapports de classe, et les conflits privés entre un homme et une femme sont des conflits politiques, qui ne peuvent se résoudre que collectivement.

III — Ce sont les hommes que nous considérons comme les agents de notre oppression. La domination mâle est la plus ancienne, la plus fondamentale des formes de domination. Toutes les autres formes d'exploitation, de domination (racisme, capitalisme, impérialisme, etc.) sont des extensions de cette suprématie du mâle : l'homme domine la femme, une poignée d'hommes domine le reste. Au cours de l'histoire, toutes les structures de pouvoir ont été dominées par les hommes et créées en fonction d'eux. L'homme contrôle toutes les institutions politiques, économiques et culturelles et maintient ce contrôle par la force physique. Il s'est servi de ses pouvoirs pour tenir la femme dans une position inférieure. Tous les hommes tirent des avantages économiques, sexuels et psychologiques de leur suprématie. *Chaque homme a opprimé la femme.*

Revue "Partisans" No. 54-55 - 1970

ET SI NOUS ÉTIIONS LES MASSSES NOUS MÊMES

"Les femmes se révoltent, elles changent. Les êtres chéris, soumis, la douce vierge, l'épouse-et-mère, la grand-mère, la muse inspiratrice, se métamorphosent et révèlent la sorcière, l'hystérique, la putain. Les femmes se révoltent. Elles le font d'une manière si forte et si

irréversible que la rigolade, la moquerie, le mépris, tournent peu à peu au malaise, prélude de la peur, chez les technocrates du processus social ou les hommes de bonne volonté, les progressistes. C'est alors qu'ils essaient de comprendre.

Tout au début, partagées entre la culpabilité et la certitude, entre la timidité d'être au MLF et le point de non retour, nous balbutions des alibis, des excuses, des explications. Quelle langue parler ? Comment expliquer cette évidence, si vécue, si connue et dont on avait tant souffert ? Comment expliquer notre oppression ? Nous cherchâmes des mots connus, en nous forçant un passage, en essayant d'entrer dans le moule d'un concept. En nous serrant un petit peu, nous tentions de nous plier à des concepts déjà connus et acceptés.

Ainsi, disons-nous, notre travail est gratuit. A la cuisine et de fil en aiguille, à tous les échelons, nous garantissons la reproduction de la force de travail. Nous l'assurons dans l'équilibre psychologique de la famille. Mais les économistes ne nous connaissent pas. Le PNB nous ignore. L'activité du sexe féminin n'est pas du travail. "Le travail domestique a été jusqu'ici traité comme une caractéristique secondaire sexuelle de la femme au lieu d'être considéré comme une catégorie économique", on l'a déjà dit.

Exploitation économique, irruption des femmes dans le monde du travail, tout cela constitue des phénomènes perçus dans la lutte des femmes. Nous revendiquons tout. Nous revendiquons des salaires — il faut qu'on nous paie — un salaire ménager, même si certaines d'entre-nous s'y opposent, et même si à ce propos nous nous déchirons et parlons de consécration de la division du travail. Exploitation économique, division du travail, syndicalisation, lutte de classes, voilà le langage qu'ils comprennent et de plus, tout ce que nous disons là est juste. C'est bien cela que nous expliquons, et pourtant, nous le savons bien, ce n'est pas seulement de ça qu'il s'agit.

On nous a aussi donné le sentiment d'être moins que rien, de n'exister qu'à l'image de l'autre, de vouloir et de devoir être l'autre pour l'homme, modèle et juge, seigneur et idéal. Bonne à rien, naturellement inférieure, la "condition" des femmes serait celle de colonisées : l'âme volée, le refus de soi pour se fondre dans l'autre,

l'impossible fusion qui, frustrée, engendre la haine, la révolte et la fuite. Comparées au noir colonisé, les femmes seraient en train de faire leur révolte, de vivre leur moment de refus, celui qui suit la frustration. Elles seraient en train de vivre ce moment aigu d'incompatibilité qu'ont vécu tous les colonisés et elles arriveraient, une fois défoulés les ressentiments ascentraux, à la rationalité et à la normalisation, au *modus vivendi* sans rancune (?) auquel arrivent les ex-colonisés dès qu'ils atteignent l'affirmation de soi. Le drame des colonisés, tel qu'il a été étudié, pensé, par les hommes, il est là, connu et reconnu dans tous ses détails. Fanon nous est cité quand on parle de nous. Et nous aussi, nous parlons de lui et des colonisés quand nous parlons de nous, parce que, comme ça, par analogie, les hommes comprennent. C'est donc ainsi que nous nous exprimons.

Et pourtant, cela ne suffit pas, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ou du moins ce n'est pas seulement de cela. Nous avons beau emprunter des concepts ou nous référer à des situations connues — celle du prolétaire, celle du colonisé — nous avons beau tirer des analogies du statut politique d'opprimés déjà reconnus et acceptés pour expliquer notre propre oppression. Ces explications, nous le savons, ne recouvrent pas ce que nous vivons, ce que nous souffrons. Elles ne suffisent pas pour le dire. Car pour cela il faudrait un nouveau langage, une nouvelle science ou non-science, quelque chose de nouveau, d'inconnu, de capable de rendre compte du statut d'oppression qu'on vient de découvrir dans toute sa profondeur et qu'on arrive à peine à expliquer.

Si notre travail n'est pas rémunéré ou s'il engendre une plus-value que nos patrons empochent, nous avons droit à la lutte, à notre lutte de classes. Si nous sommes envahies, si on nous vole nos richesses ou nos âmes, si on nous réduit à l'esclavage, nous avons le droit à notre lutte de libération nationale. Mais si dans l'acte de l'amour, l'homme nous viole plutôt qu'il nous aime, si nous ne jouissons pas et que nous n'osons pas le dire, si notre corps et les fruits de notre corps sont la propriété de quelqu'un d'autre qui en dispose, comment s'appelle

notre lutte ? Féministe, peut-être, mais pas prise au sérieux. Délire collectif de petites bourgeoises intellectuelles.

Nous débouchons sur cette question à l'heure même où nous découvrons le vide de notre propre identité. Et ce vide ce n'est pas seulement, pour chacune de nous,

une expérience d'ordre psychologique et individuelle. C'est aussi une expérience commune vécue comme celle d'un groupe opprimé. L'oppression, la marginalité féminine sont trop évidentes et ce n'est pas par hasard qu'elles n'ont guère retenu l'attention des sociologues. On ne voit que ce qu'on veut voir". (1)



● Depuis votre livre « le Deuxième Sexe », votre analyse de la situation de la femme reste la plus radicale. Aucun auteur n'est allé aussi loin et l'on peut dire que vous avez inspiré les nouveaux mouvements de femmes. Mais il aura fallu attendre vingt-trois ans pour que vous vous engagiez, vous-même, dans la lutte concrète et collective des femmes. Ainsi, vous avez participé, en novembre dernier, à Paris, à la marche internationale des femmes. Pourquoi ?

Simone de Beauvoir, Le Nouvel Observateur, Février 1972. (Interview: Alice Schwarzer)

SIMONE DE BEAUVOIR. — Parce que je trouve que, dans les vingt ans qui viennent de s'écouler, la situation de la femme en France n'a pas réellement changé. Elle a obtenu quelques petites choses sur le plan légal pour le mariage et le divorce. Les méthodes contraceptives se sont répandues, mais de manière insuffisante, puisqu'il y a seulement 7 % des Françaises qui utilisent la pilule. Dans le monde du travail elle n'a pas, non plus, obtenu d'avantages sérieux. Il y a peut-être un peu plus de femmes qui travaillent qu'autrefois, mais pas beaucoup.

De toute manière, elles sont toujours confinées dans des situations de peu d'importance. Elles sont secrétaires et non chefs d'entreprise, infirmières plus souvent que médecins. Les car-

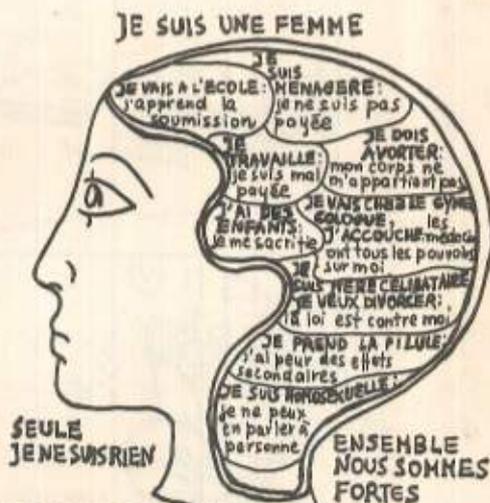
MLF : De Fil en Aiguille.

POURQUOI JE SUIS AU MLF

J'en ai assez d'être seule dans un coin à ne dire que j'ai beaucoup de chance d'avoir
 • de si gentils parents
 • un si gentil mari
 • un si gentil patron
 • de si gentils enfants
 ou de me dire que j'ai vraiment de la déveine ce qui revient au même
 et que c'est comme ça la vie.
 J'en ai assez qu'on me dise que ça s'arrangera quand j'aurai passé la puberté
 quand j'aurai trouvé un mari
 quand j'aurai eu des enfants
 quand j'aurai divorcé
 quand j'aurai passé la ~~ménopause~~ ménopause.
 J'en ai assez d'attendre
 d'attendre qu'on me sorte de là
 parce que j'ai compris
 que ça n'arrivera pas.

Mais j'ai pas d' métier
 j'ai pas été à l'université
 j'ai pas lu Lénine et...
 j'ignore rien du code civil
 je suis pas syndiquée
 je lis pas les journaux.
 Alors la libération qu'est-ce que c'est ?
 Qui me libèrera ?

Papillon collé et distribué à l'occasion de l'ouverture du Centre Femmes (1973).



- POUR NOUS RENCONTRER
- POUR ROMPRE NOTRE ISOLEMENT
- POUR DISCUTER ET AFFRONTER ENSEMBLE nos problèmes
- POUR NOUS SOUTENIR ET LUTTER face aux médecins, avocats, institutions qui nous oppriment
- POUR RASSEMBLER les informations, adresses, témoignages nécessaires à notre lutte, nous avons fait

le CENTRE FEMMES

LUNDI et VENDREDI de 14 à 22h., 7 rue Sismondi, Paris
 accueil MLF: JEUDI 20h.

• Mouvement de libération des femmes.

rières les plus intéressantes leur sont pratiquement interdites et leur avancement est barré, à l'intérieur même de leur profession. Toutes ces considérations m'ont fait réfléchir. J'ai pensé qu'il fallait, si les femmes voulaient que leur situation change, qu'elles la prennent en main. D'autre part, les groupements de femmes qui ont existé en France avant le Mouvement de Libération des Femmes, créé en 1970, étaient réformistes et légalistes. Je n'avais aucune envie de m'y joindre. Le nouveau féminisme est au contraire radical. Il reprend les mots d'ordre de 1968 : changer la vie aujourd'hui même. Ne pas miser sur l'avenir mais agir sans attendre.

Quand des femmes du M.L.F. ont pris contact avec moi, j'ai eu envie de lutter à leur côté.

Vide d'une identité collective qui existait pourtant, bien que perçue de manière plus intuitive que rationnelle. Vide parce qu'indéfinition, ou définition donnée par quelqu'un d'autre que nous mêmes. "Nous n'avons pas d'identité, nous sommes une image reflétée dans le miroir des hommes. Comment trouver l'identité en face d'un miroir si, dans le miroir, se trouve déjà imprimée pour toujours une image, l'image que les hommes ont de nous ?"

Nous étions beaucoup à percevoir la même chose, et pour parler de cette "chose" dont personne ne savait très bien ce qu'elle était, nous nous sommes divisées en groupes. Comme ils s'étaient déjà multipliés dans la plupart des pays occidentaux, ces groupes qui se multipliaient à Genève et en Suisse n'étaient convoqués par personne, ils se constituaient ou cessaient d'exister selon l'intérêt des participantes, ils se formaient d'après les sympathies personnelles ou les similitudes de vie, les accidents biographiques, les goûts ou les problèmes communs. En somme, créés spontanément, ils ne cherchaient d'autre cohérence que celle de confronter les expériences et, dans la majorité des cas, ils partaient d'un dialogue simple où l'une expliquait pourquoi elle était là et demandait à l'autre : "et toi ?".

Aucun effort d'organisation n'a réussi à donner à ces groupes quoi que ce soit de plus qu'une simple coordination sous la forme d'échange d'informations concernant des thèmes choisis ou des activités en cours. La diversité des intérêts, la multiplicité des points de départ, d'organisation et de fonctionnement donnaient à chaque groupe son visage propre mais tous et chacun en particulier se situaient à l'intérieur de cette frontière vague : le mouvement de libération des femmes.

Ces groupes de conscience excluaient les hommes pour une raison simple, qui constitue d'ailleurs aussi leur caractéristique principale : on n'y parle qu'en tant que femme et d'une expérience de femme. C'est cet aspect informel, personnel, sorte de confiance politisée qui a poussé certains hommes à considérer que nous étions en train de rééditer "le thé de cinq heures". Mais le côté le plus important de ces groupes échappe à une telle critique : leur intentionnalité.

Ils ne sont pas le hasard d'une rencontre ni les habitudes d'un groupe d'amies. Ils sont la décision, difficile pour certaines femmes, de sortir de la maison seules une fois par semaine pour penser ensemble une expérience qui est la leur, mais pas uniquement la leur. Beaucoup plus qu'un espace où ne s'exprimeraient que des mécontentements les groupes de conscience analysent de manière critique une réalité qui apparaît tous les jours comme plus collective et moins individuelle.

Tous ces morceaux de vie mis bout à bout, toute cette mosaïque d'expériences finissent par composer un tableau cohérent. Et c'est ce tableau cohérent qui devient objet de l'analyse. Si le fait de prendre la parole dans un groupe est déjà un apprentissage important pour celle qui n'a pas l'habitude de parler en public, et encore moins l'habitude d'être écoutée, il est plus important encore de découvrir que les petites choses de la vie quotidienne cachent des faits politiques passibles d'être analysés, compris et transformés.

Ce cheminement n'est ni immédiat ni fatal. Nombreuses sont celles qui ont abandonné les groupes parce qu'il leur était difficile d'assumer les transformations qu'elles désiraient, d'autres ont payé cher ces transformations.

MAIS CE QUI DEMEURE COMME
EXPERIENCE VÉCUE C'EST
LE FAIT QUE, DANS CES
GROUPES, S'EST ACCUMULÉE
UNE RICHESSE INFINIE DE
DONNÉES SUR LE MODE DE
VIE DES FEMMES ET SUR LA
MANIÈRE DONT ELLES SEN-
TENT CE QU'ELLES VIVENT.
ET DE LÀ EST NÉE UNE
SOCIOLOGIE SANS SOCIOLOGUES
DIPLOMÉES, UNE NOUVELLE
LECTURE DES RELATIONS SO-
CIALES À PARTIR D'UN POINT
DE VUE DIFFÉRENT, LE POINT
DE VUE DES FEMMES.

JE SUIS TOUTE SEULE dans mon groupe de travail ... Quel boulot !
Qui veut se joindre à moi ??? Je cherche féministes - Age,
état civil et physique indifférents - disposées à se lancer
dans une recherche approfondie : une analyse de toutes les
revendications féminines et des obstacles qu'elles rencontrent.

Exemple : " A travail égal, salaire égal ". Quels sont les
mécanismes qui aboutissent à des discriminations ? Qu'est-ce
qui détermine les salaires ? Qu'est-ce qui " justifie " les
écarts en général et les mini salaires féminins en particulier ?

Et la même chose pour la promotion, la sexualité, la parenté,
la représentation politique, le travail ménager, la famille,
l'enseignement, la justice, la médecine etc ...

Pourquoi ? Pour sortir du féminisme des slogans, préciser
l'articulation entre le capitalisme et le sexisme (un certain
féminisme est-il " avalable " par la société actuelle ?),
dégager des priorités et une stratégie (qu'est-ce qui fait le
plus " mal " au système ?)

Première réunion le samedi 18 mai à 9.30 heures.

Contact : Suzanne - tél. 053/6854.

"A partir de quoi nous construire comme sujet collectif ? Où chercher le savoir sinon en nous-mêmes, passant par une science et une politique qui seront nôtres et sur lesquelles nous seules pourrions décider ? Le mot d'ordre diffus de s'exprimer, de comparer les expériences, de se reconnaître, de se transformer, ce mot d'ordre reflète la recherche d'une identité en même temps personnelle et collective à laquelle s'ajoute une fonction thérapeutique : récupérer ce qui se trouvait derrière l'oubli de soi-même. et une fonction révolutionnaire : transformer une culture qui nous a exclues par décret d'insignifiance.

Nous ne savons pratiquement rien de nous mêmes, et c'est pour cela que nous nous réunissons. C'est pour cela que les groupes de femmes se multiplient; dans ces groupes, nous apprenons une quantité de choses sur le monde, sur ce qu'il a fait de nous et sur ce que nous ferons de lui".



"Et Tu Sœur", Bruxelles, mai 1974.

"Contraception Avortement" des Femmes du MLF, mars 1975.

Le ton enthousiaste des textes de cette époque reflète bien ce moment où les femmes, exclues jusque-là de la pensée sociale, commencent à se penser elles-mêmes. Essayant de donner consistance à un sentiment vague, essayant de faire exister ce lieu d'où elles parlent en tant que femmes, le mouvement des femmes a lancé les bases d'un savoir nouveau, à construire.

Les nouveautés embarrassent la théorie, et en même temps la défient. Les femmes, bien que présentes dans la pratique, ont toujours été absentes de la théorie, comme ce fut d'ailleurs le cas d'autres classes opprimées qui, il y a moins de deux siècles, jouaient dans l'histoire, le rôle de simples figurants.

L'expérience des groupes comme contexte de création de nouvelles connaissances, d'élaboration d'une nouvelle lecture des relations sociales, a représenté, pour qui y a participé, une expérience éducative extraordinaire. Ceci parce que, d'après nous, est éducative toute expérience qui favorise l'acquisition d'un nouveau savoir, d'une nouvelle manière de voir le monde, qui augmente la curiosité de l'inconnu, la compréhension de soi, des autres et du monde social dans lequel on vit, aussi bien qu'elle augmente la capacité de le changer.

A TRAVERS LES GROUPES NAÎT
LA REVENDICATION D'UNE
CULTURE DIFFÉRENTE, FÉMININE.
MAIS ENCORE LE CONTENU
DE CETTE DIFFÉRENCE, LE
FÉMININ, DOIT-IL ÊTRE DÉFINI.
COMMENT EXPRIMER LE
FÉMININ S'IL A TOUJOURS ÉTÉ

CARACTÉRISÉ COMME LE CONTRAIRE OU PEUT-ÊTRE L'EN- VERS DU MASCULIN?

Les femmes avaient toujours été définies par les hommes, par ce qu'elles ne sont pas, par ce qui leur manque. Comment ne pas s'installer dans cette absence, dans ce manque ? Comment affirmer cette différence de manière positive sinon en la pratiquant ?

La pratique de la différence élaborée dans les groupes exige l'ouverture de chemins nouveaux hors de cet univers protégé où l'absence des hommes évitait la domination, mais évitait aussi le conflit. La pratique de la différence va exiger la pratique du conflit, c'est-à-dire le plongeon dans la vie sociale, non pour exiger seulement l'égalité, mais pour offrir une alternative à la manière de vivre les relations humaines, les relations sexuelles, à la manière d'organiser la famille et, en conséquence, la société tout entière.

Au temps thérapeutique des groupes a succédé pour nous le moment difficile du face à face avec le monde des hommes. A partir de là, pratiquer la différence signifiait intervenir dans la société selon deux axes fondamentaux : l'un, centré sur la vie privée, mettait en question les relations conjugales et parentales, visait à la polyvalence dans les rôles sociaux ; l'autre, centré sur la vie publique, visait à la conquête d'une partie du pouvoir social, c'est-à-dire à l'accès au pouvoir de décision dans tous les secteurs de la vie familiale, professionnelle, sociale et politique.

Nous entrons dans le monde des hommes sans canaux d'expression, sans instruments juridiques de défense et, de plus, avec un handicap personnel, conséquence du conditionnement négatif, qui provoquait chez certaines un manque de confiance en elles et chez plusieurs l'acceptation de la situation qui les opprimait.

UN CHAMP ÉDUCATIF NOUVEAU ÉMERGE D'UNE CULTURE SUFFOQUÉE

LIRE SA PROPRE REALITE, ECRIRE SA PROPRE HISTOIRE.

Cette formule synthétique, qui contient la vision politico-pédagogique de l'IDAC, résume également l'expérience éducative du mouvement des femmes.

Un champ éducatif immense émerge de ce mouvement social, est assumé par lui avec ses contenus et ses méthodes pédagogiques propres. Ce champ éducatif se crée en dehors de ce que l'on appelle conventionnel-

lement l'éducation et qui se confond avec l'école. Ce phénomène de création de lieux où se produit et où circule le savoir; la possibilité de vivre, dans ces mêmes lieux, une expérience transformatrice de la personnalité et de conquérir l'autonomie de décision; l'émergence d'une culture jusque-là étouffée et réduite au silence; tous ces facteurs nous poussent à imaginer une proposition éducative nouvelle. Cette proposition va conquérir une place là où, dans la majorité des cas, la question éducative est réduite à un débat académique, c'est-à-dire à l'Université.

VIVRE UNE EXPÉRIENCE TRANSFORMATRICE DE LA PERSONNALITÉ

DES CONNAISSANCES NOUVELLES UN NOUVEAU RÉSEAU DE CIRCULATION DU SAVOIR

Dans le mouvement des femmes, nous apprenions; à l'université, nous avons un enseignement. L'expérience du mouvement nous intriguait justement du point de vue de qui travaille en éducation des adultes. Elle nous paraissait originale pour différentes raisons :

- Premièrement par ses caractéristiques non institutionnelles. Créé en dehors de toute institution liée au monde de l'éducation, spontané, ce "réseau du savoir" correspondait exactement aux situations éducatives dont parle Ivan Illitch, qui appartiennent à une société encore à venir, mais qu'elles aident à créer.

- Deuxièmement par les contenus et par la méthode pédagogique. Les femmes exprimaient dans les groupes le besoin d'acquérir les connaissances qui pourraient les aider à comprendre la crise qu'elles étaient en train de vivre sur le plan individuel et collectif. Une variété de matières comme l'économie, la sociologie, la psychologie et l'anthropologie ont été utilisées, critiquées, recrées dans cet effort d'explication d'une situation oppressive et dans la tentative de réinventer le rôle social des femmes. Cela fut le contenu du processus pédagogique. Mais la manière dont ces connaissances sont acquises, c'est-à-dire la méthode, part du fonctionnement psycho-affectif des femmes et s'adapte à lui; elle tient compte d'une pluralité d'éléments liés à l'existence féminine.

L'objectif premier est de faciliter l'expression, mais pas nécessairement sous sa forme orale; elle peut aussi être corporelle ou artistique, pour autant qu'elle exprime

la vie quotidienne. Ce premier matériau, chaotique, étant jeté sur le tapis, un travail de décodage et d'élaboration d'intelligibilité va se réaliser en groupe, ce qui constitue déjà une étape d'auto-formation. L'élément de construction collective est important dans la mesure où les femmes manquent fondamentalement de confiance en elles-mêmes et rencontrent dans le travail de groupe une sécurité psychologique indispensable au bon fonctionnement individuel. Et dans le contexte du groupe se construit une solidarité qui renforce la motivation d'avancer. Ce sentiment d'appartenance à une communauté d'intérêts engendre la responsabilité vis-à-vis de la préservation et de la continuité du travail de groupe.

- Troisièmement, pour l'impact social que l'expérience a provoqué. Au-delà de ses effets de conscientisation de masse, elle a entraîné dans son sillage toute une série d'autres phénomènes sociaux. Par exemple, les groupes qui travaillaient sur la santé des femmes finirent par exercer un contrôle strict sur les pratiques hospitalières et sur le travail des gynécologues. Les groupes liés à l'éducation discutaient, contestaient et offraient des alternatives aux manuels scolaires, et ainsi de suite.

L'université, et nous surtout qui y enseignions "l'éducation des adultes", nous ne pouvions rester indifférentes à ce type d'expérience. Mais prendre en considération l'expérience et les nécessités d'un mouvement social signifie en même temps mettre en question l'esprit même de l'université.



un garçon, un homme:

Anna tu jacasses

Anna tu jacasses...
 Anna, tu jacasses avec la voisine.
 Tout va mal à la cuisine.
 Le lait est en train de se sauver.
 Le bouillon a besoin d'être écumé.
 Le beurre est fondu de moitié.
 Le riz n'arrête pas de gonfler.
 Anna, Anna, si tu ne reviens pas,
 Le dîner sera tout brûlé!
 Le fourneau va éclater !
 La maison va sauter !

(manuel de lecture, première
 année, Genève, 1957)



encore en usage !

lit le journal
 est cuisinier
 est maçon
 est commandant
 est dentiste
 est marin
 est matelot
 pêche
 est taximan
 est agent de la circulation
 est chef d'orchestre
 fait la gymnastique
 travaille aux champs
 est sur son vélo
 utilise les outils
 défile avec la fanfare
 lit dans un livre
 pèle une pomme
 est cycliste
 est chauffeur

une fille, une femme:

tricote
 sert le goûter
 porte un pain
 lave le linge
 refait le lit de son bébé
 est maîtresse d'école
 téléphone
 dessine, peint
 sort de l'église
 fait chanter les enfants
 travaille aux champs
 est vendeuse

Ce livre est actuellement encore utilisé !

L'UNIVERSITE AU SERVICE DE LA COMMUNAUTE

L'université vit dans une tension permanente entre son rôle d'institution de transmission de cette culture occidentale élaborée en son sein, et son rôle d'innovatrice. Cette tension permet un débat sur l'identité même de l'université et, en même temps, ouvre des espaces à l'innovation.

De violentes critiques lui ont été adressées non seulement à cause de sa fonction de reproductrice des classes sociales, mais également à cause du manque de contacts entre la recherche et l'enseignement qu'elle pratique, et les besoins réels d'une société en mutation. Lorsque ce contact existe, la recherche s'oriente, dans la majorité des cas, vers l'élaboration de méthodes de contrôle social à l'usage de technocraties plus ou moins éclairées qui pensent le futur comme un présent amélioré. Elles s'attendent à ce que la science et l'université en particulier aident à maquiller les imperfections de ce présent. (2)

Le vrai lien entre l'université et la communauté devrait se situer dans une redéfinition de l'université comme service public producteur d'un savoir qui ne serait pas la propriété exclusive de spécialistes, mais que les universitaires créeraient avec la population. Ce savoir devrait pouvoir affronter les problèmes les plus importants de notre société. Autrement dit, la nature et la raison d'être, la destination du savoir universitaire doivent changer fondamentalement. Certains secteurs de l'université pourraient fort bien mettre leur compétence et leur savoir au service de ces mouvements sociaux qui se battent pour une refonte de la vie individuelle et collective et qui, pour aboutir dans leurs actions, ont souvent besoin d'outils et de connaissances scientifiques spécialisées.

Ce fut dans cet esprit que nous avons proposé à l'université de Genève, plus particulièrement au secteur d'éducation des adultes de la faculté des sciences de l'éducation, de prendre au sérieux l'expérience du mou-

vement des femmes et d'ouvrir un espace pour la formation des femmes. Cet espace devait avoir deux caractéristiques : être un contexte d'élaboration de savoir, donc de recherche, et en même temps, le cadre d'une action militante auprès des femmes.

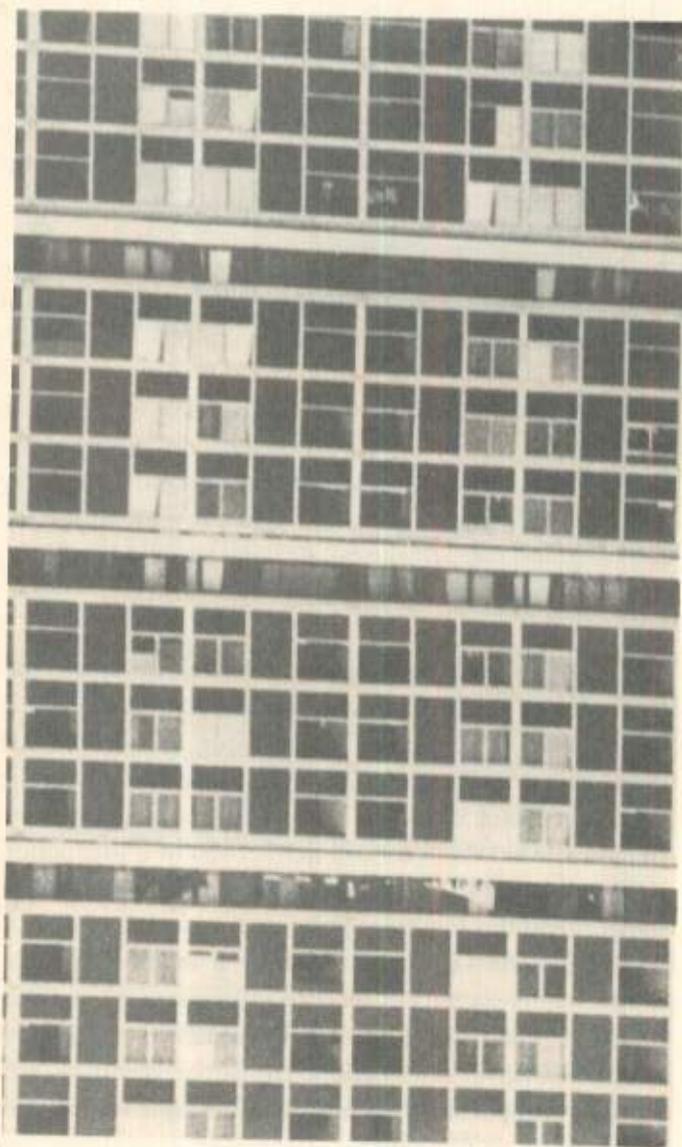
C'est ainsi qu'est né, à l'université de Genève, un enseignement dirigé par nous dont le but est de faire une recherche militante avec les femmes d'un quartier de la ville. Cette expérience-pilote vise, entre autres choses, à construire une méthodologie d'intervention sociale qui soit en même temps pédagogique et sociologique. Elle a pour but également de développer une action culturelle à partir de l'université impliquant l'enseignante et les étudiantes, et d'explorer ainsi une piste de redéfinition du rôle social de l'université.

Notre prémisse est que l'université a besoin de déborder de ses salles de cours; elle doit exister et intervenir dans la cité.

C'est dans la mesure où l'université va dans un quartier de la ville pour constituer des groupes de femmes sur les lieux de leur existence quotidienne et les aider à s'organiser et à s'éduquer, qu'elle rend un service à la communauté, qu'elle fait de l'éducation des adultes. Mais quelle éducation ?

La réponse à cette question a été fortement influencée par l'expérience que nous avons vécue dans le mouvement des femmes. Il s'agit une fois de plus de construire une situation éducative qui permette, comme cela s'est passé dans les groupes de femmes, une réflexion sur l'existence quotidienne, visant à une action dans le sens de la transformer. Nous nous inspirons du mouvement des femmes, parce qu'il nous intéresse que le discours de l'éducation s'ouvre à la créativité des mouvements sociaux et qu'il reconnaisse à ces mouvements le droit de recréer et de redéfinir ce qui est éducatif. Ainsi, une action éducative destinée aux femmes doit partir de l'action éducative que les femmes elles-mêmes se donnent.

Nous avons choisi de travailler avec des femmes de classes sociales différentes, habitant un même ensemble résidentiel; cet ensemble est le résultat d'une expérience architectonique qui a mélangé les classes sociales afin de créer un lieu de vie moins élitiste que les quartiers élégants de la ville. De ce fait, malgré la différence de classes sociales, les femmes se croisent dans le parc où jouent les enfants, dans le bar où elles prennent un café, attendant que les enfants sortent de l'école.



"Ici, au Lignon, les femmes qu'on rencontre ont toutes les mêmes problèmes. Les conversations sont un peu comme regarder dans un miroir".

(Interview d'une femme du Lignon)

C'est parce qu'il réunit diverses caractéristiques du développement socio-urbain actuel que nous avons choisi cet ensemble résidentiel, où vivent douze mille personnes. La vie, dans de tels ensembles, renforce et accélère le désir de consommation, surtout dans les classes à bas revenus. Le mélange des classes crée une atmosphère de compétition: en consommant frénétiquement, les personnes à revenus modestes essaient d'affirmer un statut social différent de celui dans lequel elles vivent réellement, imitant une classe moyenne supérieure. Les objets consommés constituent un système de signes qu'on utilise pour se faire reconnaître comme membre d'une classe supérieure et se singulariser. L'appartement devient ainsi un lieu d'investissements psycho-affectifs toujours plus importants. Tout est très fortement centré autour de la famille cellulaire, plus que dans l'intégration d'un quartier, et ceci s'exprime justement dans cette revalorisation de la maison. L'accession aux biens matériels, aux "gadgets", fonctionne comme compensation à la pauvreté des relations humaines.

"J'aime les antiquités et je cours souvent les antiquaires. Les cuivres anciens m'intéressent particulièrement et je recherche l'originalité; je n'aime pas voir chez moi les mêmes choses que chez tout le monde. D'ailleurs voyez, ce lustre couvert de coquillages, j'ai été une des premières à Genève à m'en procurer un. Maintenant malheureusement tout le monde en a..."

(Interview d'une femme du Lignon)

"Les appartements sont bien chauffés, mais le contact est froid".

(Interview d'une femme du Lignon)

Puisque ce sont les femmes sans activité professionnelle rémunérée qui habitent ces ensembles pendant la journée, ce sont elles qui deviennent en même temps les principales responsables et les principales victimes de cette atmosphère de frustrations et de fausses compensations. Comme elles dépendent exclusivement de leurs maris, et qu'elles vivent pour l'éducation de leurs fils, leur isolement social augmente.

Quant aux femmes qui travaillent en dehors de la maison, elles doivent supporter de longs trajets dans les transports publics (l'ensemble résidentiel se trouve à la périphérie de la ville), et une double journée de travail. Cette distance entre le lieu de travail et le lieu de résidence diminue le temps de vie loin du travail, augmente la tension nerveuse et fait que la relation aux enfants et au mari se complique. Ces difficultés réduisent considérablement les avantages psychologiques d'une activité en dehors de la maison. Ainsi donc, si la situation financière du couple n'est pas vraiment difficile, la majorité des femmes "renonce" à exercer un travail en dehors de la maison.

— ***Travailler et avoir des enfants cela pose-t-il des problèmes pour vous ?***

— *Si on est toujours pressée "allez dépêche-toi" c'est le seul désavantage de toujours devoir se presser et ça commence déjà la veille parce qu'il faut qu'ils se couchent tôt pour pouvoir se lever le matin. On est forcé d'être pressé.*

— ***Vous trouvez que c'est bien si la mère reste à la maison pour élever ses enfants ?***

— *En général je trouve que c'est bien mais moi j'ai très peu de patience avec les enfants, je m'énerve trop vite avec eux, alors il vaut mieux qu'ils soient contents à l'école. L'idéal c'est quand même que la mère reste à la maison. Maintenant le fait de travailler est une façon de m'évader des enfants. Si c'était à refaire je ferais des études même si c'est dur. Ma génération est mauvaise pour la question du travail, vie personnelle. Nous étions juste au point de nous rendre compte qu'on pourrait faire autre chose que le mariage et les enfants et le ménage, mais nous étions sans expérience ou volonté et*

nous n'avions pas d'exemple pour pouvoir aller plus loin. Nous nous sentons frustrées tout le temps. Il y avait tant de possibilités mais nous étions la première génération et nous n'avons quand même rien fait".

(Interview d'une femme du Lignon)

Employées du mari, nurses des enfants, sans salaire et sans autonomie économique, ces femmes cherchent des bribes d'identité dans les signes extérieurs liés aux attributs féminins : bonne femme d'intérieur, décoratrice du foyer, bonne cuisinière, etc. Embellir la maison devient finalement une activité de valorisation de soi-même, à travers des normes de consommation définies par la société.

La distance entre ces femmes et l'univers de l'éducation et des valeurs culturelles est trop grande pour qu'elles puissent formuler seules une demande de changement. Pour les atteindre, il faut aller à leur rencontre là où elles vivent et créer avec elles des espaces de sensibilisation à partir desquels une nouvelle dynamique sociale pourra se développer.

La construction de cet espace de sensibilisation à l'intérieur de l'ensemble résidentiel implique une série d'étapes; celles-ci caractérisent la méthodologie de recherche que nous appelons "observation militante" dans le Document IDAC No 9.

UN ITINERAIRE DE RECHERCHE

Les étudiantes de l'université ont eu pour tâche de faire le relevé de ce que Paulo Freire appellerait l'univers thématique des femmes habitant l'ensemble résidentiel. Cet univers thématique a révélé des différences, liées surtout à trois facteurs principaux : l'âge, la classe sociale et la situation professionnelle. Mais, au-delà de ces variables, on rencontrait un substrat de préoccupations communes liées justement à la condition féminine.



Ces préoccupations se résument en une sorte de destin commun qui commence par une éducation défective et continue par la dévalorisation des ressources éducatives existantes. Cette dévalorisation est liée à une sorte d'inconscient collectif qui convainc les femmes de l'inutilité de la plupart des efforts éducatifs qu'elles pourraient entreprendre, alors même que les projets de mariage se substituent déjà aux ambitions professionnelles. La vie conjugale, et, plus fondamentalement encore, la naissance des enfants et leur éducation, créent une rupture dans la vie de chacune et finissent par absorber les meilleures années de l'âge adulte dans un simulacre d'équilibre à l'intérieur de la dépendance.

La rupture du mariage, ou, dans certains cas, le veuvage, mettent brutalement les femmes face à l'insuffisance de leurs ressources personnelles, face à leur incapacité à assurer leur survivance et celle de leurs enfants; ceci les précipite dans un cercle vicieux de manque de confiance en elles. Ce manque de confiance devient une prophétie qui s'auto-réalise, car, à cause de blocages psychologiques, elles échouent dans les travaux qu'elles entreprennent. Parallèlement à cette situation, un monde de désirs, un imaginaire riche, mais de phantasmes seulement, se développe et se cache dans un jeu de culpabilité mal vécues.

Cet univers thématique relevé en détails grâce à de nombreuses entrevues libres réalisées par les étudiantes a fourni le scénario d'un film réalisé par l'IDAC et qui a servi plus tard d'appui pédagogique pour les séances de formation dans l'espace éducatif. Nous avons nous-mêmes tourné ce film sur place; il retrace la vie des femmes dans l'ensemble résidentiel, l'atmosphère de marasme qui y règne, mais aussi les conflits sourds qui s'y déroulent.

Le film représente ainsi une manière d'organiser le matériel sociologique recueilli et de restituer ce matériel à la population consultée. Il soumet à l'analyse du groupe des parties significatives de la réalité. Ce découpage de la réalité quotidienne est construit comme

un objet qui peut être reçu par le groupe de manière critique. Cette méthode permet l'établissement d'une distance entre le groupe et la réalité vécue, rompant son immersion dans la quotidienneté.

D'autre part, codification de la réalité, le film cherche à être plus qu'une simple description de la situation vécue. Il est plus que le rapport d'une recherche sociologique classique. Dans sa manière d'organiser le matériel recueilli, il contient les éléments contradictoires capables de soulever un débat et de proposer une relation nouvelle entre le chercheur et l'objet de la recherche. La sociologie classique utilise ces "objets"

comme sources d'information, sans se préoccuper de fournir à ces "objets" les informations qui leur seraient utiles pour formuler un nouveau projet de vie.

Observant le vécu d'un regard critique, nous avons essayé de dépasser la logique des faits et de percevoir ce qui n'existe pas encore, mais qui s'annonce déjà à l'horizon du possible. Percevoir le possible au sein du réel, rendre visible ce possible, voilà la proposition de base de cette sociologie/pédagogie militante. Notre travail se situe à l'intersection de la sociologie comprise comme observation militante, et de la pédagogie vue comme processus de dynamisation culturelle.

PENDANT NOTRE RECHERCHE, NOTRE
PRÉOCCUPATION N'ÉTAIT PAS TANT DE
DÉCRIRE LA RÉALITÉ, MAIS
PLUTÔT DE L'INTERROGER AFIN
DE DÉCOUVRIR EN ELLE UN AUTRE
RÉEL.

C'EST POUR CELA QUE LA RÉALITÉ
VÉCUE NOUS INTÉRESSE AUTANT
QUE LE DÉSIR CACHÉ; PARCE QUE
C'EST DE LA TENSION ENTRE
L'UNE ET L'AUTRE QUE PEUT NAÎTRE
LE CHANGEMENT.

EDUCATION ET INEGALITE

Trois ans d'expérience sur le terrain nous ont permis de saisir les problèmes concernant l'éducation des femmes en général, ceci non seulement pour l'éducation des adultes, mais également en termes d'éducation scolaire et pré-scolaire, comprise comme socialisation. Tout ce que nous allons dire ci-après est le résultat de cette recherche sur le terrain, et une élaboration que nous avons faite à partir du discours des femmes elles-mêmes.

Toutes les femmes que nous avons rencontrées pendant notre travail gardent un sentiment d'amertume et d'échec à propos de leur expérience éducative. Par expérience éducative nous entendons tous les stéréotypes dont est faite la socialisation et qui finalement créent les handicaps face au marché du travail comme face à la vie sociale et politique dans son ensemble.

"Pourquoi j'ai arrêté mes études universitaires ? Cela m'intéressait mais cela ne me passionnait pas. D'autre part, j'étais conditionnée par le fait que j'étais femme; on se dit qu'on va se marier, qu'on va arrêter en cours de route. On se dit pourquoi faire tous ces examens, pourquoi ne pas faire des choses plus simples... je crois que si j'avais été un homme j'aurais poursuivi. Je n'étais pas stupide, mais je n'avais pas envie. D'ailleurs j'aime mon métier actuel. J'aurais aimé faire la médecine... Si j'avais le courage et la discipline... je m'y mettrais encore maintenant".

(Interview d'une femme du Lignon)

"Comme solution de facilité je me suis inscrite à la fac. de Lettres puisque je m'intéressais beaucoup à la littérature. Comme deuxième sujet j'ai choisi les sciences politiques. J'ai fait tous mes papiers nécessaires sans grand enthousiasme, mais il fallait bien faire quelque chose... Après cela je me suis mariée et suis arrivée au Lignon. J'avais commencé à écrire une thèse de doctorat, mais les conditions de l'université d'ici

me semblaient impossibles pour faire un doctorat en littérature. On est trop limité dans ce qu'on a le droit d'écrire. On a la liberté de choisir son prof — mais après on doit écrire ce qu'il veut entendre. J'avais de très grands blocages intérieurs à me soumettre à la volonté d'un prof. En arrivant à Genève, j'ai fait semblant d'étudier... Et puis je me suis décidée à avoir mon gosse — j'ai arrêté d'étudier. Maintenant je ne sais pas comment continuer. Peut-être un autre gosse... ou bien faire complètement autre chose".

(Interview d'une femme du Lignon)

Les femmes commencent à sentir ce malaise lorsqu'elles constatent qu'elles manquent de ressources pour faire face au problème professionnel. Que ce soit dans la fonction publique ou dans l'industrie, les hommes sont majoritaires aux postes-clefs du pouvoir. Comme l'accès à l'éducation est garanti aux femmes dans la plupart des pays européens, leur absence des postes de commandement social finit par être expliquée par les "manques" qui seraient inhérents à leur comportement même. Elles n'auraient pas profité des possibilités éducationnelles que leur offre la loi et, perdant cette occasion, elles paieraient aujourd'hui par une position subalterne dans la société, ne pouvant être à la hauteur ni dans la vie publique, ni aux postes les plus élevés de la hiérarchie sociale.

A force d'entendre se répéter ce genre d'accusation certaines femmes finissent par considérer que c'est là la bonne manière de voir les choses et elles adhèrent à toute explication qui les culpabilise. Les moins instruites tendent à accepter les explications les plus primaires énoncées par les hommes; d'après eux, les femmes seraient "différentes", ceci voulant dire moins douées. Elles ne désireraient pas participer activement de la société comme le font les hommes, et la meilleure preuve de cela serait le fait qu'elles choisissent d'abandonner les études.

Bloquées par cette "différence" comprise comme infériorité, les femmes s'installent dans la négation

d'elles-mêmes, pensant que c'est par leur seule faute que les occasions ont été perdues et qu'elles sont coupables individuellement de la marginalité dans laquelle elles se trouvent. Ainsi reste occulté le fait que les choix dits libres ne sont pas aussi libres qu'ils le paraissent, mais qu'ils sont tributaires d'un héritage culturel et de stéréotypes qui conditionnent les destins individuels.



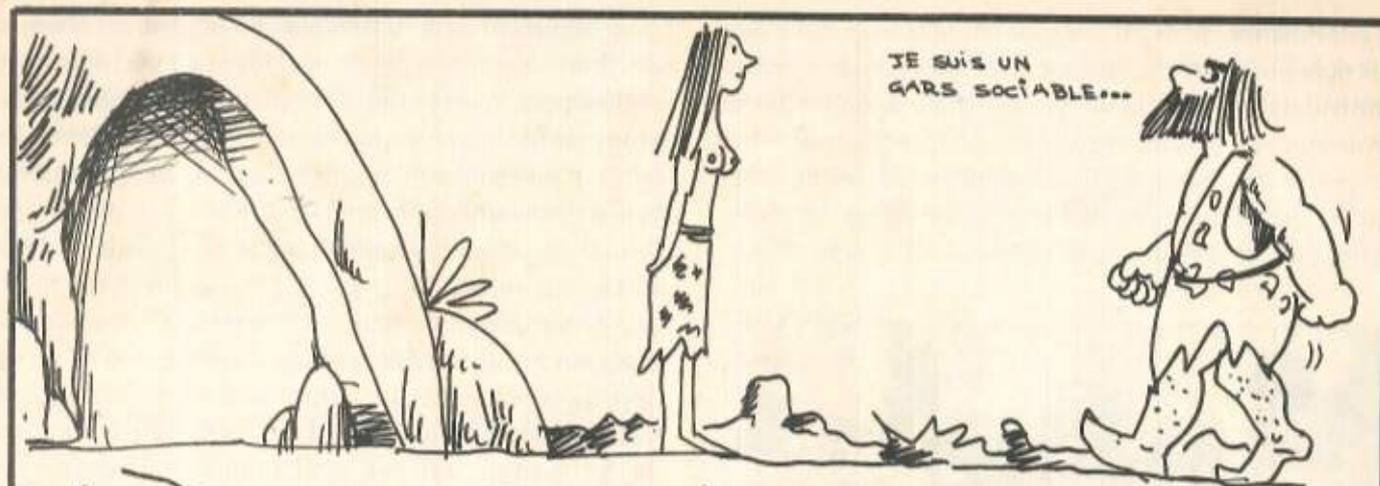
Si une jeune fille d'intelligence normale interrompt ses études avant la fin du secondaire ou accepte un travail qui exige une qualification inférieure à ses capacités, et ce genre d'attitude est statistiquement très important, il est difficile de croire qu'il s'agit d'un choix. Ainsi le fait de mettre à jour le conditionnement du "choix" devient un objectif éducatif prioritaire. Et il est d'autant mieux mis à jour qu'on constate dans les groupes que cette situation n'est pas uniquement individuelle mais que c'est une expérience collective.

L'argument de la "différence" pour justifier l'absence des femmes des centres de pouvoir et de décision de la société peut se présenter de manière plus sophistiquée, plongeant dans l'anthropologie, remontant au début des temps pour retrouver l'homme chasseur en opposition à la mère éducatrice, affirmant la différence de destins qui fait de l'homme un animal social et agressif et de la femme un animal introverti et domestique. Cette pratique historique aurait marqué définitivement la psychologie féminine, la rendant incompatible avec ce qu'on appelle la vie active. Le patrimoine bio-psychologique des femmes se transforme, dans l'idéologie masculine, en un manque qui les rend inaptes à l'exercice du pouvoir dans la société.

Ce débat, spéculations d'intellectuels avant tout, pénètre le sens commun et se transforme une fois de plus, chez les femmes, en un sentiment d'insuffisance devant tout ce qui n'est pas "destin biologique". Il est long le chemin qui mène de cet état de fait à la découverte que le patrimoine bio-psychologique est en train de perdre sa fonctionnalité dans les sociétés modernes où, introverties ou pas, les femmes participent au marché du travail et à la vie active dans des positions subalternes.

"Ma mère, malgré le fait qu'elle travaillait, m'a inculqué l'idée que le but final de la femme est de se marier et d'avoir des enfants. J'étais très révoltée contre cela à 16-17 ans, je voulais ma carrière à moi, mais inconsciemment son influence m'a tellement ramollie. Je ne crois pas que je ne fais que remplir maintenant le désir de ma mère, mais j'ai été influencée. Et aussi il n'y a pas de forces qui nous aident à voir la réalité, également en ce qui concerne les possibilités de travail et les professions. L'université était considérée comme bien pour mon esprit, ma culture générale en vue d'un mariage plus tard".

(Interview d'une femme du Lignon)



JE SUIS UN
GARS SOCIABLE...



ET AGRESSIF



TOI TU ES INTROVERTIE
ET CASANIERE.

Le fait que souvent les femmes font le travail le plus dur, le plus dangereux et le moins bien rémunéré, comme l'a très bien montré la sociologue Evelyne Sullerot, prouve que la division historique du travail entre les sexes a déjà perdu ses fondements bio-psychologiques et se fonde aujourd'hui sur des intérêts plus concrets qui n'ont rien à voir avec la maternité inscrite dans le corps des femmes.

Mais les femmes qui ont participé aux groupes de formation n'ont pas lu les travaux d'Evelyne Sullerot et sont forcées d'élaborer leur propre sociologie, tâtonnant, recherchant dans la mémoire les moments où les options ont été faites, au nom de quelles convictions, de quels modèles.

Et c'est là qu'apparaissent les stéréotypes. La société attribue à chaque sexe un rôle différent, ces rôles ont peut-être eu un jour une raison d'être, une fonctionnalité, mais ils l'ont perdue depuis longtemps; ils se transforment alors en comportements que la société impose et dont elle espère qu'ils seront respectés.

Eloignées du pouvoir à cause de ces stéréotypes, ce ne sont pas les femmes qui décident de ce qui concerne directement leur vie. Ce ne sont pas elles qui décident de leur accès à l'éducation, d'un salaire égal pour un travail égal, de la possibilité de carrières égales, du contrôle de la natalité, du droit de disposer de leur propre corps. En fait, toutes ces décisions, qui ont une influence directe sur le destin de chaque femme, sont prises par les hommes.

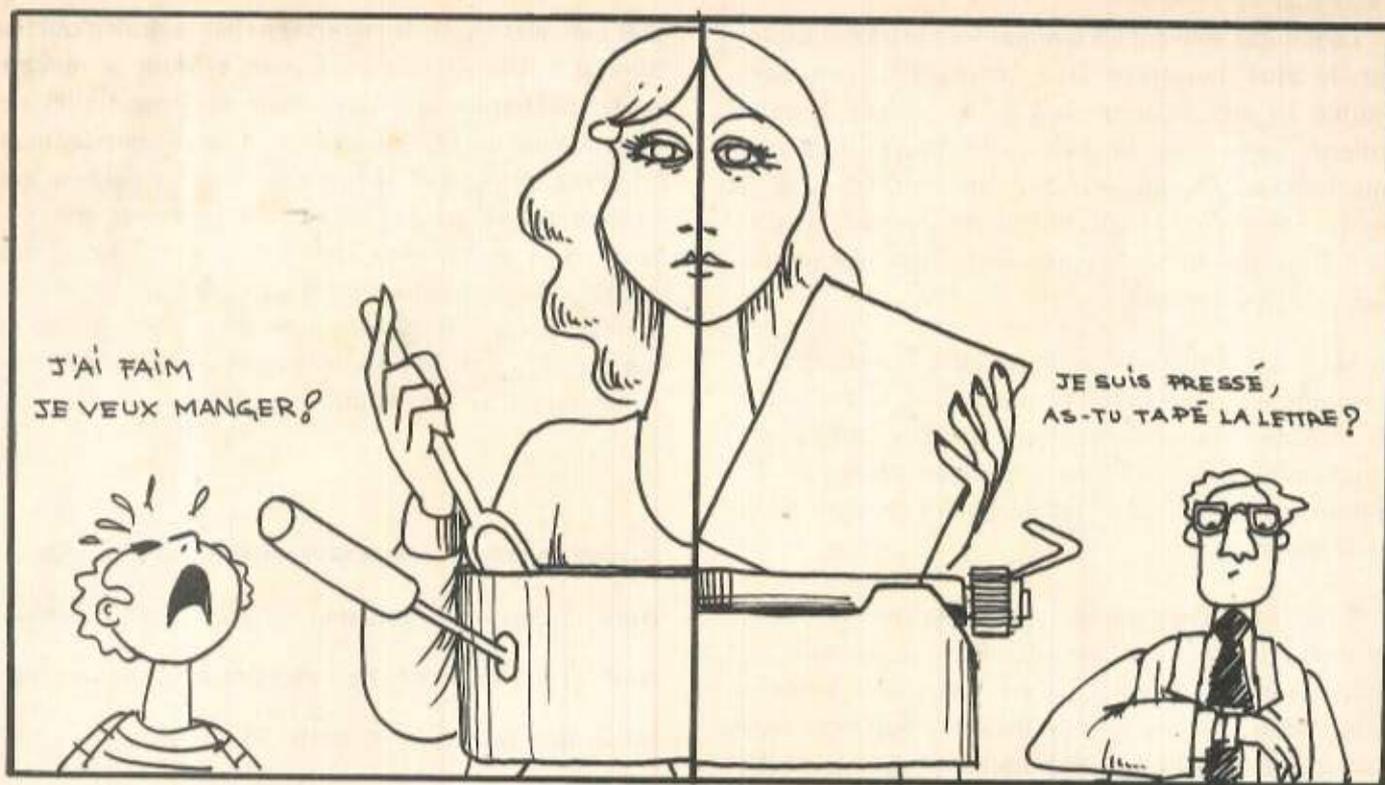
Manquant de confiance en elles, se dévalorisant elles-mêmes, convaincues de leurs échecs, elles cherchent consolation et réconfort dans la vie à la maison, terrain sûr et apparemment sans conflits. Elles paient de la solitude et de l'impuissance cette sécurité souvent illusoire.

Il ne sert à rien d'introduire une clause d'égalité des droits dans la législation si, dans les faits, les filles ne

sont poussées ni par les parents ni par le milieu qui les entoure à choisir une profession et donc à obtenir l'indépendance économique. Non seulement elles ne sont pas encouragées, mais, de plus, si elles parviennent à le faire, elles sont discriminées par les patrons qui attribuent à priori aux femmes des compétences inférieures et voient dans les règles et la grossesse des menaces de diminution de la productivité et d'absentéisme. Tous ces facteurs sont ressentis durement comme des obstacles à la formulation d'un projet professionnel sérieux et gratifiant.

AU-DELÀ DES COMPORTEMENTS SUBJECTIFS,
AUSSI REGRETTABLES SOIENT-ILS, IL RESTE
QUE CERTAINS FAITS OBJECTIFS DÉCOULENT
DU CYCLE DE LA VIE DES FEMMES.
QUELLE QUE SOIT LA SITUATION ÉDUCA-
TIONNELLE ET PROFESSIONNELLE DES
FEMMES, ARRIVE LE MOMENT DE LA
NAISSANCE DE LEURS ENFANTS.

Même si les progrès dans le domaine de la contraception permettent aujourd'hui le choix du moment de la grossesse (ce qui représente déjà une liberté énorme si l'on pense au temps encore si proche où la vie d'une femme n'était qu'une succession d'accouchements parfois non désirés ou d'avortements coupables), même si une division des tâches dans l'éducation des enfants est parfaitement concevable, pour la majorité des femmes aujourd'hui, la naissance d'un enfant et sa création représentent la cause principale de l'interruption d'un parcours professionnel.



"Pendant toute la durée de mes études, je n'ai jamais dû me demander si je continuais ou si j'arrêtais pour me marier, parce que par chance, je n'ai jamais rencontré l'homme qui m'a présenté cette alternative. Je me suis mariée tout de suite après la fin de mes études et c'était clair pour moi que je voulais travailler — même avec des enfants — et c'était aussi clair pour mon mari. Pour nous deux ceci a rarement causé des difficultés. Cela a seulement changé tout de suite les idées d'une sorte de carrière, parce que, avant mon mariage j'ai pensé rester à l'université comme professeur de philosophie mais après mon mariage, l'université m'a dit que cela n'allait pas pour une femme mariée. Alors j'ai changé et j'ai commencé à travailler dans une école. Ceci m'a fait très plaisir et je n'ai jamais regretté vraiment. J'ai voulu avoir des enfants dès que je me suis mariée. J'ai pensé peut-être deux, ou trois ou quatre mais après j'ai vu que cela pose énormément de problèmes de combiner le travail et les enfants. Je n'ai pas trouvé la situation idéale pour une femme qui travaille et qui a des enfants. Je crois que c'est un problème énorme à discuter avec les femmes parce que s'il y a des

difficultés dans le développement des enfants, très souvent les femmes se culpabilisent et il faudra tout faire pour éviter que les femmes aient mauvaise conscience".

(Interview d'une femme du Lignon)

La survivance des stéréotypes liés au rôle social empêche les femmes de partager vraiment la responsabilité des enfants avec leurs compagnons ou maris. Et lorsqu'il y a partage, la culpabilité que cela entraîne est énorme, comme si le choix d'un chemin nouveau représentait une déviance de la normalité. Ce genre de sentiment, on le rencontre souvent chez des mères qui utilisent le système des crèches (lorsqu'elles existent) ou qui essaient de créer une relation nouvelle avec leur compagnon, redéfinissant les rôles au sein de la famille. Toutefois ces expériences de redéfinition dans la famille sont peu nombreuses, et les crèches insuffisantes; la responsabilité de la création des enfants continue donc à incomber fondamentalement aux femmes.

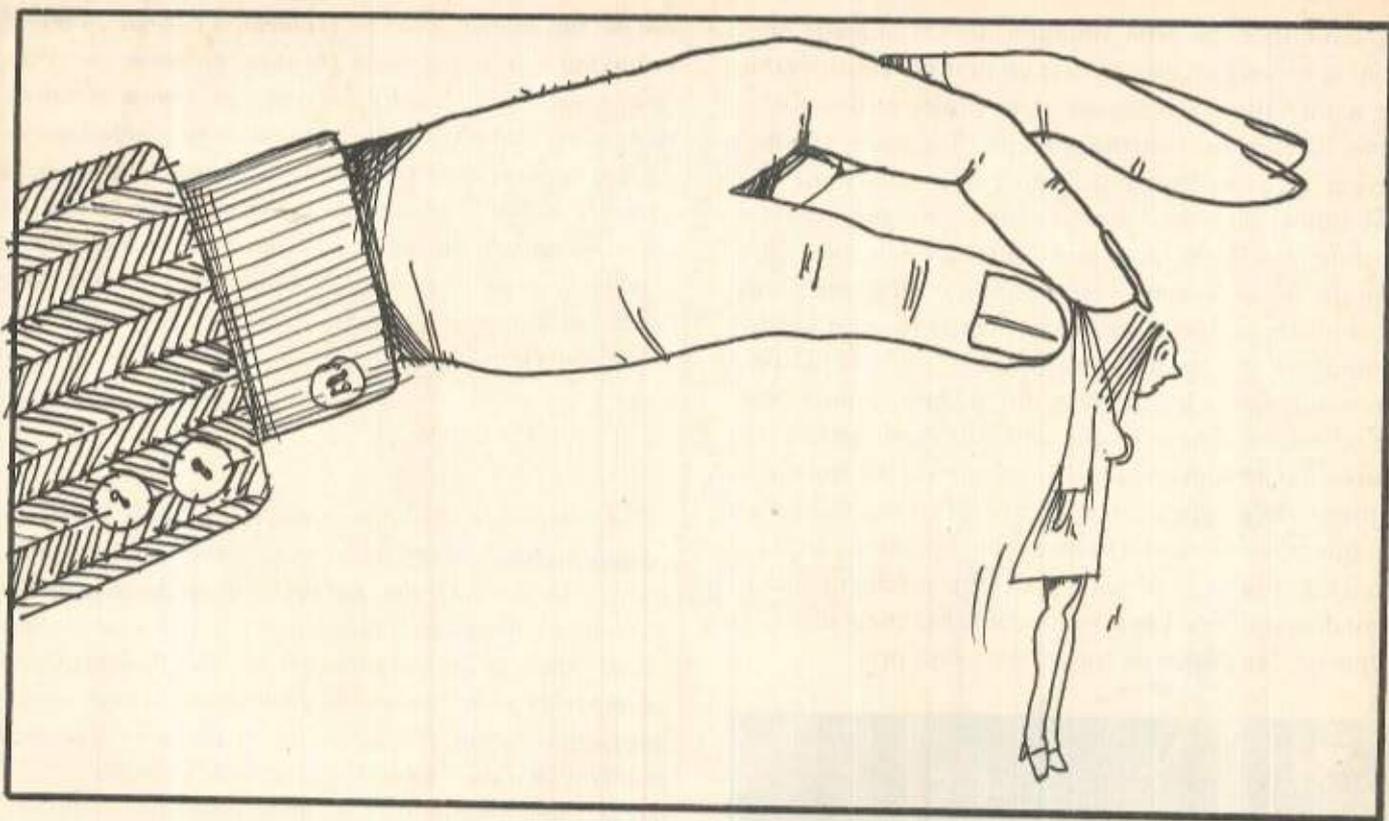
L'intuition de cette situation devant laquelle elles vont se trouver un jour pousse un nombre considérable de jeunes filles à renoncer à un projet professionnel alors qu'elles sont encore à l'école. Toutes les femmes savent qu'à un moment donné, elles ouvriront une parenthèse dans leur vie, parenthèse longue qui dure parfois 15 à 20 ans, pour construire la vie de quelqu'un d'autre. Face à cette responsabilité, elles ont deux possibilités : assumer en même temps la création des enfants et un travail professionnel, ou abandonner provisoirement le monde du travail. Dans cette deuxième hypothèse, ce qui dans leur esprit devrait être provisoire devient en fait définitif dans la mesure où les femmes développent un sentiment d'étrangeté face au monde professionnel. Il leur semble un monde fermé et où il est difficile de se réintégrer. Objectivement elles se sont disqualifiées. Leurs outils professionnels sont déjà dépassés, les postes de travail sont déjà pris.

"Je me suis mariée, après les examens, à l'âge de 26 ans et j'avais fait beaucoup d'études. On aurait pu penser que j'étais assez consciente de tous les problèmes qui commenceraient. Mais ceci n'était pas du tout le cas. Au début, j'ai fait tout ce que voulait mon mari. Quand on était fiancés on a vraiment mené la vie qu'il voulait. On a fait des promenades, les vacances quand il voulait. Bon, j'ai fait tout dans le ménage et il m'aidait — oui — en donnant l'impression "je t'aide dans tes tâches ! Jamais je n'ai pensé que ce sont aussi ses tâches".
(Interview d'une femme du Lignon)

"Je désirais mon enfant mais en même temps je voulais continuer à étudier; cependant je me trouvais trop fatiguée, trop limitée dans le temps. J'ai besoin d'un certain temps de réchauffement et quand j'étais en route, le temps était écoulé, c'était l'heure de donner à manger au bébé. Actuellement il est impossible d'étudier avec des petits enfants, à moins que le mari puisse s'arranger pour travailler à mi-temps. Je voudrais peut-être un autre enfant. La pression de la société est telle que la femme porte encore toute la responsabilité des enfants. Je proposerai à ma fille qu'elle se prenne un jour un appartement seule et qu'elle vive seule pendant un certain temps. En restant tout le temps avec les enfants quand ils sont petits on devient si épuisée qu'on ne peut même plus leur transmettre les choses qu'on voudrait (littérature, musique, etc.), on devient uniquement leur bonne. Il y a un conflit en moi : j'ai des souvenirs d'enfance où je passais les vacances chez une tante à la campagne : typiquement la femme au foyer, toujours disponible pour les enfants, pour nos questions. Elle faisait bien la cuisine, le jardin, etc., le modèle ancien. J'arrivais de la ville, et je plongeais avec un énorme plaisir et un sentiment de bien-être dans cette atmosphère — je me sentais protégée. Aujourd'hui, intellectuellement, je trouve leur vie intenable, mais je ne peux pas me libérer de ce sentiment de bien-être. Il me semble que les enfants ont besoin de quelque chose comme ça. Pour cela je me pose la question de savoir si les enfants ne sont pas surmenés par deux parents qui travaillent. Que faire ?"
(Interview d'une femme du Lignon)



Photo A. ZUBER, Sierrre



"Il faut imposer à une fille qu'elle doit choisir entre avoir des enfants et travailler: je crois que c'est un choix qui sera très dur parce que c'est un choix seulement pour la femme, pas pour le garçon; c'est pourquoi je suis contre ce choix. Je suis pour l'éducation des enfants dans l'idée que tous les deux ont une profession et que tous les deux sont entièrement responsables de la famille. Ça serait déjà un progrès si les mères élevaient leurs filles et leurs garçons — vraiment les deux — dans cette idée... Il faut que les femmes arrivent à montrer comment on peut élever une fille en tant que personne et non pas seulement les fils. Je crois qu'il est beaucoup plus facile de préparer quelques changements pour nos filles que pour nous-mêmes".

(Interview d'une femme du Lignon)

— ***"Vous trouvez que c'est bien si la mère reste à la maison pour élever ses enfants ?***

— *En général je trouve que c'est bien mais moi j'ai très peu de patience avec les enfants, je m'énerve trop vite avec eux alors il vaut mieux qu'ils soient contents à l'école. L'idéal c'est quand même que la mère reste à la maison. Maintenant le fait de travailler c'est une façon de m'évader des enfants. Si c'était à refaire je ferais des études même si c'est dur. Ma génération est mauvaise pour la question du travail, vie personnelle etc. Nous étions juste au point de nous rendre compte qu'on pourrait faire autre chose que le mariage et les enfants et le ménage, mais nous étions sans expérience ni volonté et nous n'avions pas d'exemple pour pouvoir aller plus loin. Nous nous sentons frustrées tout le temps. Il y avait tant de possibilités mais nous étions la première génération et nous n'avons quand même rien fait. On avait peut-être des plans mais on s'est laissées retomber dans le mariage et on est*

devenues un peu paresseuses même; c'est le mari qui s'occupe de la voiture, qui bricole dans la maison, qui s'occupe des papiers. On aurait pu faire des choses, mais on ne s'est pas tenues en main assez tôt, on a fait des rêves plutôt que de vraiment faire quelque chose et maintenant on est frustrées parce qu'on pense qu'il y avait tant de possibilités mais c'est trop tard pour nous.

— **Vous croyez que c'est trop tard ?**

— Pas d'une certaine façon parce qu'on n'est pas encore mortes, mais on ne peut pas recommencer; on a l'impression d'avoir manqué quelque chose".

(Interview d'une femme du Lignon)

— **"En quoi le fait de vous marier a changé votre attitude vis-à-vis du travail ?**

— J'ai continué à travailler mais je ne suis pas une femme qui poursuit une carrière, j'ai travaillé pour gagner de l'argent en premier lieu je pense, et aussi parce que on ne peut pas rester toute la journée assise à la maison; si on n'a pas d'autres intérêts forts qui nous occupent, on est plus ou moins perdue à la maison. Je travaille à mi-temps, c'est surtout pour sortir de la maison et c'est une façon légitime de sortir. Le mariage a facilité le choix d'un travail parce que le travail n'est plus une nécessité, parce que mon mari gagne assez d'argent. Je n'ai jamais cessé de travailler, sauf pendant quelques mois, quand j'étais enceinte".

(Interview d'une femme du Lignon)

— "Quand je me suis mariée j'étais secrétaire de direction. J'ai continué à travailler jusqu'à la naissance de ma fille et j'ai voulu continuer les premiers six mois à plein temps. Ensuite j'ai travaillé à mi-temps dans une autre maison et j'y suis toujours. Quand ma fille avait 7 mois j'ai trouvé une personne dans la cinquantaine chez qui je l'amenais. J'ai pu garder cette dame jusqu'à il y a deux mois. Elle s'est occupée aussi des autres enfants. Elle venait à la maison. Cela marchait très bien pour moi comme pour ma fille. Mais finalement cette dame était trop fatiguée. Entre temps j'ai eu des ennuis de santé et le médecin m'a dit qu'il valait mieux que je m'arrête. Je vais donc me trouver mère à la maison, mais ça ne me satisfait pas beaucoup.

— **Qu'est-ce que cela représente pour vous le fait de travailler ?**

— Ah, beaucoup de choses; ma mère a toujours travaillé et je n'ai pas l'habitude d'une mère à la maison. Je n'ai pas été élevée dans cette idée que la femme doit rester à la maison, j'ai toujours pensé que je ferais de même, et maintenant... Quand j'étais jeune j'avais toujours envie de m'évader. Mes parents qui n'étaient pas d'accord que je quitte l'école ne m'ont jamais donné d'argent et j'ai dû me débrouiller toute seule. Je faisais un tas de projets et je travaillais surtout pour me faire de l'argent. J'ai quand même pas mal voyagé ensuite quand on est marié tout change. Quand j'étais secrétaire, j'étais déjà liée à mon mari. Depuis ce moment le travail commençait à m'intéresser et j'ai voulu donner le meilleur de moi-même pour être appréciée. C'était un nouvel horizon quoi ! alors ça changeait complètement, le travail n'a jamais été une contrainte. Je suis très triste de ne bientôt plus travailler, je me demande ce que je vais faire. Depuis 4 ans, dans cette maison, j'ai quand même créé quelque chose et maintenant je suis obligée de tout lâcher et d'abandonner. Et pourquoi ? Parce que je ne trouve personne pour garder les enfants".

(Interview d'une femme du Lignon)

On a longtemps fui le problème en proclamant que le travail féminin était marginal. Les femmes, c'est bien connu, travaillaient uniquement pour avoir de l'argent de poche, s'offrir des frivolités, le temps d'accrocher un mari et de se précipiter vers les casseroles à récurer et les langes de bébé à laver. Marginal, le travail féminin ? C'est, en tout cas, un marginal qui pèse singulièrement lourd. Les femmes représentaient en effet en octobre dernier 37,5 % de la main-d'œuvre active totale. 7 500 000 d'entre elles ont une activité professionnelle, dont 40 % environ des femmes mariées. Plus de la moitié sont célibataires, veuves ou divorcées. Et, contrairement à une idée fréquemment partagée, la proportion des femmes au travail n'a pratiquement pas varié depuis le début du siècle. Elles sont en France plus nombreuses qu'en Allemagne (34 % de la popula-

tion salariée), en Belgique (32 %), en Italie (26 %) et en Hollande. C'est en France également que l'emploi féminin a le plus tendance à progresser (2,5 % par an) contre 0,7 % en Allemagne.

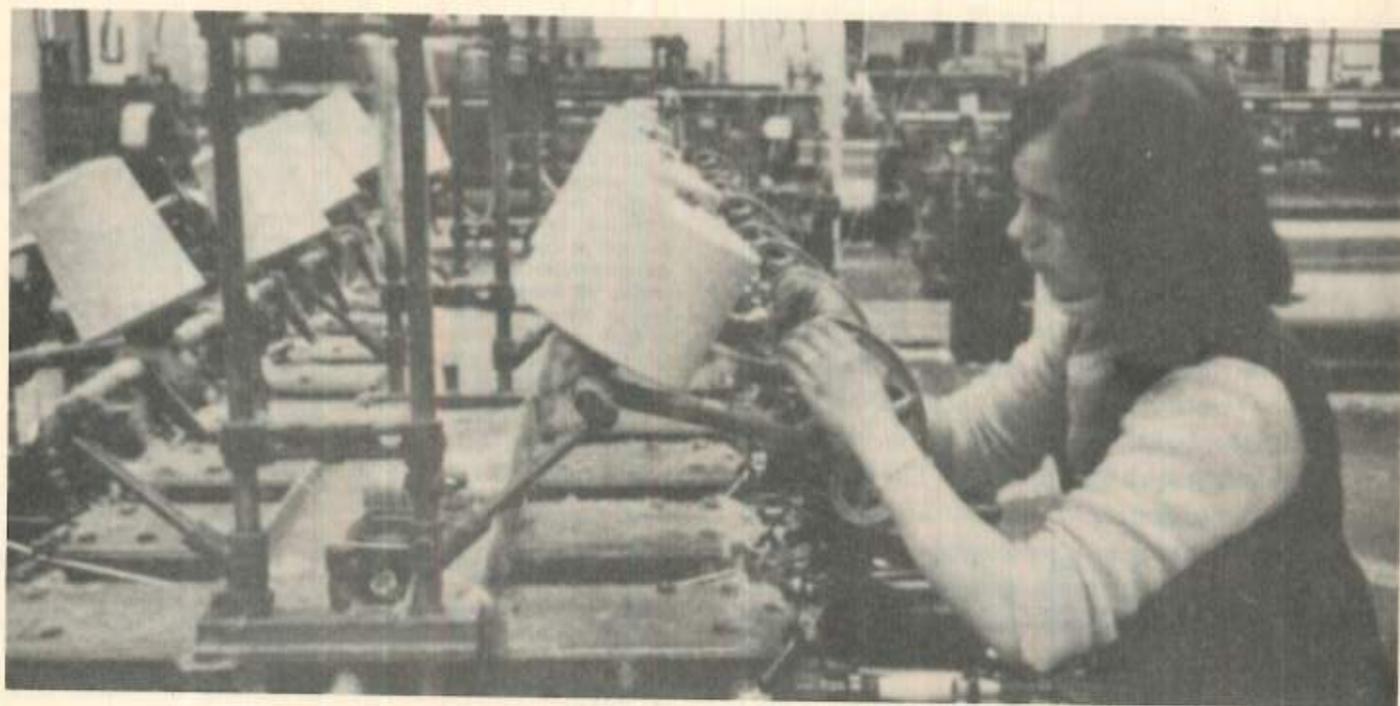
Les femmes ont accédé depuis longtemps à certains emplois industriels tels ceux du textile, de l'habillement, de la chaussure. Elles sont employées dans l'industrie électronique et électrique depuis une date beaucoup plus récente. Actuellement elles se précipitent surtout vers le tertiaire et les métiers non manuels — elles détiennent 34 % des postes — dans les emplois de bureaux ou de commerce et sont tentées par les fonctions de cadres administratifs moyens : en 1969, 550 000 sont entrées dans ces secteurs, contre 320 000 seulement dans l'industrie, et tout porte à croire que cette disproportion s'est accentuée depuis.

Malgré ces obstacles, un nombre toujours grandissant de femmes cherchent une réinsertion dans le monde du travail, soit parce que leurs enfants ont grandi et ont moins besoin d'elles, soit à cause de la rupture de leur mariage (divorce ou veuvage), soit parce que leur mari est au chômage. De ces trois situations la plus pénible et difficile à affronter est celle de la rupture du mariage. Dans la majorité des cas, il s'agit de femmes qui ont donné les meilleures années de leur jeunesse non seulement pour élever les enfants, mais aussi pour aider

par leur travail domestique le développement de la carrière d'un homme; elles se retrouvent à l'âge adulte sans travail et dévalorisées sexuellement par leur âge. Cette situation les laisse si désemparées que certaines préfèrent traîner derrière elles un mariage désastreux, une situation conjugale qui les humilie, préfèrent l'usure quotidienne à la situation de "chômage conjugal" comme l'a appelée une participante d'un groupe de discussion.

En résumé, on peut dire que sur le plan de l'éducation, les femmes ne sont pas seulement victimes de l'inégalité des chances. Pire que cela, elles souffrent de l'absence de chances réelles. Les principaux facteurs qui déterminent cette inégalité sont : la socialisation en vue d'un rôle stéréotypé, l'auto-déqualification subie déjà pendant la période scolaire, l'interruption de ce qu'on appelle la vie active au moment même où les hommes consolident les bases de leur carrière, la fermeture du marché du travail aux personnes d'âge mûr. Il y a un facteur encore plus complexe et qui mérite une analyse en profondeur : c'est le décalage culturel.

A force de vivre dans un monde qui les considère comme différentes, qui les marginalise dans cette différence, qui les limite dans un rôle stéréotypé, les femmes constituent un groupe social distinct du groupe des hommes. En vérité il existe une manière culturellement féminine d'exister si l'on entend par culture les relations sociales elles-mêmes, la place qu'on y occupe et les réseaux dans lesquels se structurent ces relations.



LA CULTURE FEMININE

"Tout travail est un processus à deux sens : le travailleur transforme l'objet, le travail transforme la mentalité du travailleur, souvent sans que celui-ci s'en rende compte. Dans la plupart des civilisations on insiste beaucoup sur la fonction biologique de la maternité, sans doute parce que la maternité est quelque chose qui arrive aux femmes, quelque chose qui leur est imposée, avec ou sans leur consentement, par l'homme (fréquemment désigné dans ce contexte comme "la nature" tout court). Devenir mère est (ou peut être représenté comme étant) une chose assez passive. *Etre* mère pendant les longues, dures années qui séparent la naissance de l'enfant du moment où la société commence à s'y intéresser suffisamment pour mettre la main à la pâte est une chose extrêmement active. D'où le silence complet fait autour de ces années décisives.

Natacha se promène à travers les dernières pages de "Guerre et Paix" un lange taché de caca à la main, et ceci représente à peu près la limite jusqu'à laquelle cet aspect de la vie est reconnu dans la littérature mondiale. Pourtant tous, écrivains, cinéastes, philosophes et

psychologues compris, ont vécu ces années et chacun doit sa personnalité d'adulte au travail fourni pendant ces années par sa mère ou une autre femme. Le silence est si complet que les femmes elles-mêmes, conformément à l'esprit de sacrifice qu'on leur a inculqué, se sont mises d'accord pour ignorer ce travail essentiel qu'elles fournissent ou, au moins, pour l'oublier sitôt terminé. Demandez à n'importe quelle femme ce qu'elle a fait pendant que ses enfants étaient petits. "Oh, pas grand'chose", vous dira-t-elle. "J'ai végété, c'est tout".

— ***"La naissance des enfants a-t-elle beaucoup changé votre vie ?***

— *C'est-à-dire, les deux premiers, je les ai désirés. Je ne pouvais pas envisager ma vie sans avoir des enfants. Mais le troisième, je l'aurais mieux voulu après les autres. Et vraiment, je ne le voulais pas. Mon mari en voulait absolument, moi j'ai eu beaucoup de peine à accepter. En fait je terminais mes études et c'était six mois avant les diplômes, j'ai tout arrêté à cause de la naissance de cet enfant".*

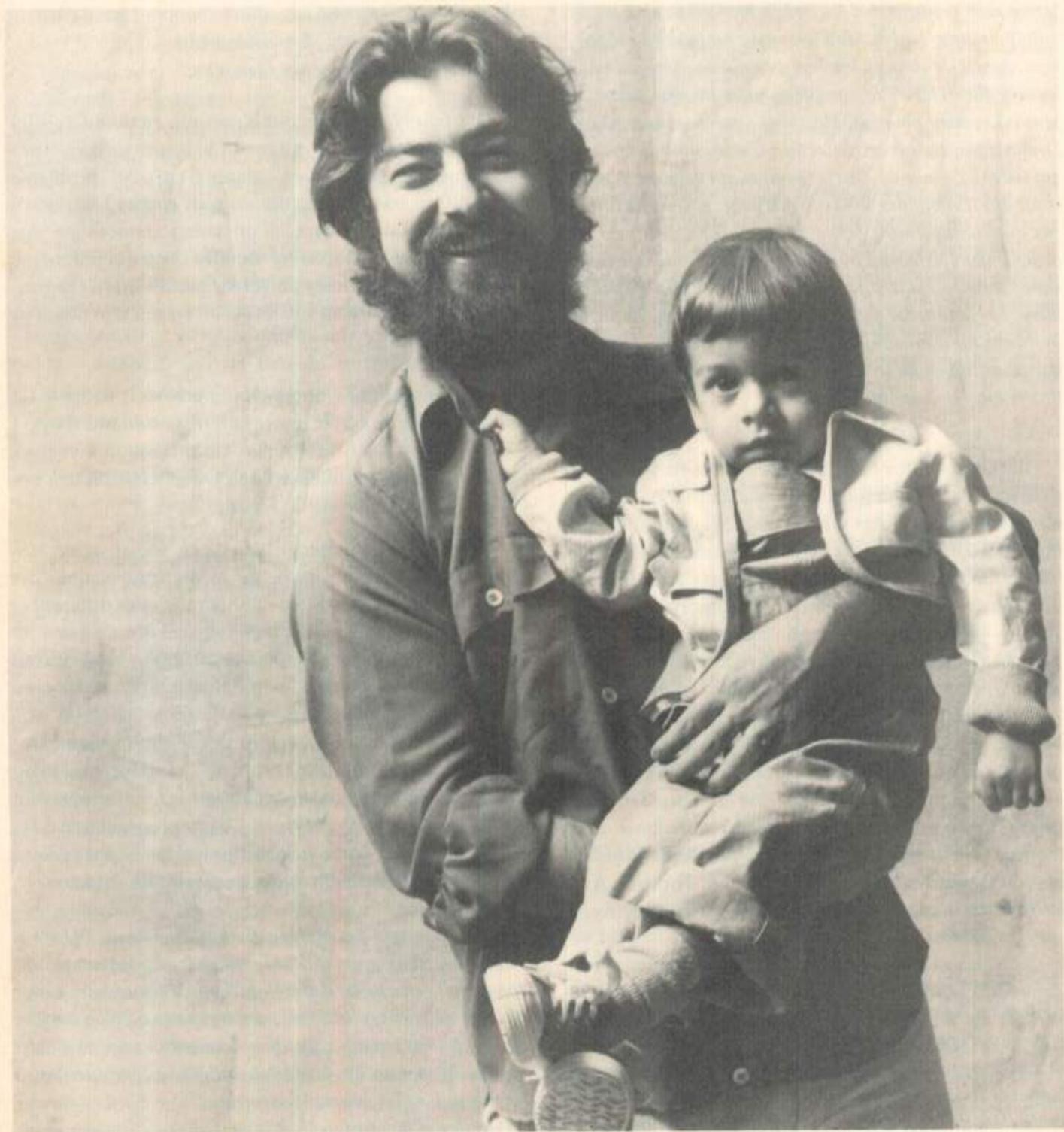
(Interview d'une femme du Lignon)

Cependant, puisque ce travail, comme tout autre que l'on fait pendant de longues périodes, modèle la mentalité du travailleur, je suis persuadée que la mentalité des femmes est en effet différente de celle des hommes, qui ne connaissent pas ce travail. Allez vivre cinq à vingt ans (selon le nombre de vos enfants et leur intervalle d'âge) en étant totalement responsable de la vie d'un autre : sa santé, sa sécurité, son intelligence, sa vie émotionnelle et imaginative, même son sommeil. Je suppose que certains artistes, certains scientifiques ayant travaillé sur des projets à long terme peuvent avoir une vague notion de ce que cela représente; et encore, les romans, les symphonies, les accélérateurs linéaires n'attrapent pas la scarlatine, ne tombent pas de leur bicyclette, ne se réveillent pas en hurlant au milieu d'un cauchemar. Allez vivre avec une responsabilité pareille pendant des années : en ressortiriez-vous tout à fait inchangé ? Et si un sexe entier vit ce genre d'expérience, sa mentalité sera-t-elle exactement la même que celle de l'autre sexe qui — son travail, aussi ardu soit-il, une fois terminé — s'attend à dormir comme de droit du sommeil du juste ?

(Il va sans dire que toutes les femmes ne sont pas mères, toutes n'élèvent pas des enfants. De même que les membres de la classe ouvrière ne travaillent en usine. Cependant, l'expérience collective dans les deux cas est si généralisée qu'aucun membre de cette collectivité n'échappe entièrement à ces effets formateurs)". (3)

Cette manière féminine d'exister n'est pas prise en considération par les administrateurs de la société qui pensent que l'égalité des chances pour les femmes signifie s'adapter à la manière masculine d'exister. Le système d'éducation, le marché du travail, où la plupart des postes bien rémunérés sont à temps complet, les institutions sociales, tout est conçu comme si les charges familiales n'existaient pas. Tout est conçu en termes de vie publique, opposée à vie privée, tout repose sur une prémisses implicite qui veut que quelqu'un s'occupe de la vie privée. Ce quelqu'un est certainement une femme qui consacre à ce "non-travail" au moins 30 heures par semaine. Ou alors qui sous-emploie, surtout dans les pays du Tiers Monde, une autre femme pour qu'elle le fasse.

POUR FAIRE CARRIÈRE ELLES DOIVENT
RESSEMBLER À UNE JEUNE FILLE,
AGIR COMME UNE DAME, PENSER
COMME UN HOMME ET TRAVAILLER
COMME UN CHEVAL. BUSINESS WEEK



"Dans mon métier actuel j'ai des problèmes car je ne peux le pratiquer qu'à Genève. Mon mari veut partir et moi alors, je ferais quoi ? Je devrais interrompre ma carrière et recommencer autre chose ? Je sais que ce qu'on lui offre ailleurs est plus intéressant pour lui. Mais moi je ne veux pas du tout. Depuis quelques années, j'ai résisté. C'est toujours les femmes qui cèdent. Le jour où c'est les femmes qui gagnent la même chose que les hommes, je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas eux qui s'occuperaient des gosses. Les heures de travail sont actuellement beaucoup trop longues. Les femmes travaillent à mi-temps. Je suis sûre que les hommes le préféreraient aussi. Les femmes se plaignent de ne trouver que du travail inintéressant à mi-temps. C'est aussi ma plainte. Je ne vois pas pourquoi on ne serait pas deux pour un poste complet".
(Interview d'une femme du Lignon)

Le fait d'occulter la vie privée ou la manière féminine d'exister, dans la planification sociale, dans la détermination du profil des institutions sociales, est un acte de force, d'imposition du stéréotype masculin. L'inégalité culturelle apparaît quand les femmes, socialisées en une autre expérience, habituées au comportement et aux valeurs inhérentes à cette autre expérience, sont appelées à s'intégrer dans un monde rigide et occupé par le stéréotype masculin. Sous les apparences d'une possibilité de participation, d'une égalité de chances dans la vie sociale, se cache une domination. Personne n'ignore plus que ce qui condamne les groupes sociaux dominés à remplir les prophéties d'échec que la société fait à leur propos c'est justement le fossé énorme entre la vie qu'ils mènent et le système de valeurs que l'école d'abord puis la société toute entière leur propose d'intérioriser. Avec les femmes il se passe la même chose à un autre niveau.

"Ce n'est pas juste que les femmes veuillent absolument faire comme les hommes. Il faudrait arriver à créer des choses intéressantes pour les femmes. On veut singer les hommes et je ne trouve pas du tout bien ce que font les hommes. Boulot, boulot et ils meurent d'un infarctus à 40 ans... ce n'est pas drôle. Il faudrait essayer de créer une nouvelle condition pour

les femmes qui ne serait pas celle des hommes, pas d'être sous leur contrôle non plus, être nous-mêmes".
(Interview d'une femme du Lignon)

Participer à la vie publique oui, mais en faisant comme si la vie privée, qui prend 30 heures de travail par semaine, n'existait pas. Et, comme si ce "petit" problème ne suffisait pas, les femmes doivent encore improviser un système de valeurs et un comportement en vue desquels elles n'ont pas été socialisées ou qui ont même été fortement réprimés dans leur socialisation (l'agressivité si nécessaire au succès social en serait le meilleur exemple).

La femme adulte, après avoir digéré son processus de socialisation découvre que la culture dominante dans la société est masculine et que toute prétention à exercer une quelconque influence dans cette société lui coûtera le prix de son identité de femme.

L'inégalité commence dans une socialisation des enfants qui a pour principe la stéréotypisation des activités, ce qui va peu à peu faire mûrir des différences psychologiques. Dans la phase pré-scolaire, c'est surtout à la famille qu'incombe la socialisation. On pourrait cependant penser que les parents interviennent consciemment dans le sens de diminuer le poids des stéréotypes afin de permettre un développement plus global de l'enfant. Le problème se pose lorsqu'on constate que l'organisation même de la famille reproduit et fait ressortir les stéréotypes. L'exemple quotidien de la vie des parents entre en conflit avec les bonnes intentions qu'ils pourraient avoir au niveau du discours.

"Je vais essayer d'élever mes enfants différemment... Moi j'ai été élevée comme une fille. Mes filles jouent rarement à la poupée, il y en a une qui aime le Mécano. J'essaie de les laisser faire ce qu'elles veulent, sans barrières parce qu'elles sont des filles. Ce n'est pas nous qui allons les conditionner, ce sont les autres. Mon mari est aussi très sensibilisé à cette question, il voudrait qu'elles fassent une carrière".
(Interview d'une femme du Lignon)

— **“Comment élever une fille et un garçon sans faire de différences dans l'éducation ?**

— Je ne dirais pas sans différences car je ne sais pas si c'est possible. J'ai la grande chance d'avoir un garçon et une fille et je suis donc plongée dans l'expérience d'élever les deux. J'ai élevé mon fils quand il était seul sans me rendre compte que j'avais un garçon; je lui donnais surtout des jouets proches de mes idées pédagogiques, des jouets qui étaient nécessaires pour lui et son développement intellectuel et de créativité, et c'est tout. Jamais je n'ai vraiment pensé : “qu'est-ce qu'il ne doit pas avoir pour ne pas devenir un garçon typiquement garçon ?” Il a eu une poupée mais il ne s'occupait pas beaucoup d'elle et après quelques semaines, elle se trouvait dans un coin et personne n'a dit quoi que ce soit. Il a eu deux ou trois animaux de peluche et tous ces animaux ont commencé à jouer un rôle beaucoup plus tard. Donc pendant très longtemps je l'ai élevé comme un garçon typique vraiment c'est-à-dire que je l'ai élevé sans les jouets dont on dit normalement que ce sont des jouets de fille. Après la naissance de la petite je me suis dit : “maintenant je dois faire attention; c'était totalement clair, tout un programme pour moi : je ne veux pas avoir une fille typique”. Mais c'est déjà typique d'une autre manière : je n'ai pas fait attention pour le garçon mais j'ai fait attention pour la fille. J'ai dit : “bon, si elle veut avoir des poupées, elle peut, mais je ne veux pas forcer ses jeux avec les poupées”. Elle en a, elle aime jouer avec, mais elle aime aussi jouer avec des voitures, peut-être même plus qu'avec des poupées; elle aime construire, elle aime dessiner, elle est vraiment dans un équilibre, elle aime presque toutes les sortes de jeux. Mais vraiment je regrette beaucoup de n'avoir pas fait la même chose pour le garçon. Je pense que c'est un peu idiot que presque toutes les femmes qui se rendent compte de la situation spéciale de la femme veuillent changer quelque chose chez la fille mais pas chez le garçon. Je pense qu'on peut beaucoup changer pour les femmes car l'influence de l'entourage est très grande”.

— **“Vous avez eu tout de suite des enfants ?**

— Oui, on s'est mariés, et le mois d'après j'étais enceinte. Le premier enfant est né tout de suite après notre mariage. J'avais été élevée dans ces conceptions-là. En fait, pour moi,

j'aurais jamais pu envisager ma vie sans me marier et avoir des enfants. J'ai été conditionnée depuis toute petite à ça. Des fois je crois que les petites filles ne l'ont plus ce conditionnement ou beaucoup moins. Vous savez, notre petite fille qui a neuf ans dit qu'elle ne veut pas se marier. Mais elle veut avoir un enfant. Elle a décidé avec sa petite amie qu'elles voulaient être ensemble; il y en aurait une qui irait travailler. Evidemment elles recréent le schéma habituel car l'autre resterait à la maison pour garder l'enfant qu'elles auraient adopté. Quand on lui demande pourquoi elle ne veut pas se marier : “Oh parce que les papas ils embêtent toujours !”. Et il est vrai que les papas embêtent vous savez ! Moi je trouve tellement bien que les petites filles fassent des réflexions comme ça. Elles réfléchissent au fait qu'il y a d'autres possibilités que celle de se marier et d'avoir des enfants. C'est curieux mais mon fils par exemple, il pense lui qu'il se mariera, qu'il aura des enfants. Mais par exemple, la chose qui me gêne le plus c'est qu'il pense vraiment, dans sa tête, que les garçons sont supérieurs aux filles du point de vue... intelligence par exemple, du point de vue mental; je ne sais pas d'où ça vient !”.

(Interview d'une femme du Lignon)

Une transformation dans la socialisation des enfants implique un changement complet dans le mode de vie des parents, changement pour lequel eux-mêmes ne se sentent pas toujours motivés ni préparés.

**MAIS QUI ÉDUQUE LES PARENTS ?
QUI LES MET EN QUESTION, QUI
LES AIDE À RÉFLÉCHIR SUR
LES AVANTAGES ET LES
DÉSAVANTAGES D'UN STYLE
DE VIE FONDÉ SUR DES
STÉRÉOTYPES ? LE CHANGE-
MENT DANS L'ÉDUCATION DES
ENFANTS PASSE DONC PAR UNE
RÉ-ÉDUCATION DES PARENTS.**



Pour ce qui est de la vie scolaire, les changements sont plus faciles à introduire, et d'ailleurs certains pays européens l'ont déjà fait. La critique des livres d'école dont on cherche à éliminer les images ou les idées qui renforcent les différences s'avère très utile non seulement pour les filles mais également pour les garçons. En Suisse, en travaux manuels, les filles ont accès maintenant aux ateliers de menuiserie et les garçons aux ateliers de couture. Pour le côté anecdotique de l'histoire, on notera que depuis que les garçons ont commencé à fréquenter le cours de couture, on ne l'a plus appelé "couture" mais "activités créatrices sur tissus".

Eviter de traiter les garçons et les filles comme des groupes séparés est un objectif qui va soulever un autre problème, celui des enseignants. L'enseignement primaire continue à être une profession fondamentalement féminine, ce qui explique sa dévalorisation et le fait que les institutrices sont mal rémunérées. S'attendre à ce que

ces enseignantes modifient leur attitude implique investir dans leur formation, y introduire la discussion du problème féminin (et donc du masculin). Tout ceci implique donc : éduquer les futures institutrices — et les instituteurs. Car — qui sait ? — peut-être les hommes s'intéresseront-ils toujours plus à l'enseignement primaire dans le futur.

Parlons chiffres

- En 1975 on ne trouvait à Genève aucune fille à l'école technique supérieure (cours du soir). Et seulement 3% à l'ETS de jour! (1)
- La même année, on trouvait deux fois plus de filles que de garçons à l'école de commerce. (1)
- A la fin de la scolarité obligatoire, on ne trouve en moyenne que 30% de filles en section scientifique. (1)
- 20% des filles seulement entreprennent un apprentissage. Les autres, à 16 ans, cherchent un emploi, n'importe lequel, en attendant le mariage. (tribune de Genève, 22.6.77)

Commission Féminine VPOD:
"L'éducation des filles". Genève,
février 1980.

(1) Chiffres tirés de l'annuaire
statistique de l'Etat de Genève,
1976.

Dans l'enseignement moyen et universitaire se pose la question du lien profond entre cet enseignement et le marché du travail. En vérité c'est pendant cette période que se dessine l'avenir professionnel des gens. Les contraintes imposées par le profil actuel du marché du travail qui discrimine les femmes se répercutent sur les résultats scolaires. Prendre conscience de cet état de fait à travers une orientation professionnelle appropriée aiderait un grand nombre de jeunes filles et de garçons à éviter de mauvais choix, dont ils devront ensuite traîner derrière eux le poids de manière plus ou moins irréversible pour le reste de leur vie. J'ajoute ce "plus ou moins",

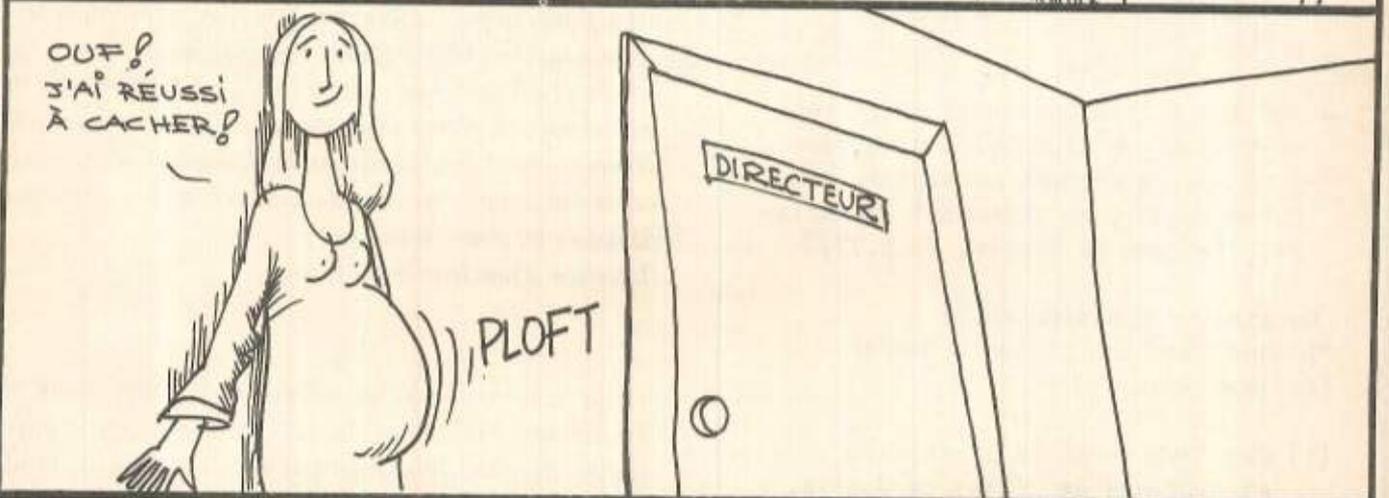
car, dans les pays européens, la pratique de l'éducation permanente a essayé, en bien ou en mal, mais plutôt mal que bien, de pallier aux lacunes de la formation professionnelle. Mais, même dans ce cas, on devrait tenir compte des exigences de la vie privée des adultes, et cette éducation permanente devrait être conçue de telle sorte que le temps nécessaire à la création des enfants et au travail domestique soient compatibles avec elle. Il faut cesser de faire comme si ce problème n'existait pas.

"Ce n'est pas mon idée du bonheur de travailler dans un bureau. J'ai dû décider dans le temps pour une formation assez pratique qui ne dure pas trop longtemps. Mais je ne donnerais à personne le conseil de travailler dans un bureau, parce que je trouve que c'est un travail mort. Il vaut mieux être infirmière ou coiffeuse. Pas pour moi, car je ne sais rien faire de mes mains. J'aurais voulu étudier les langues mais je m'en suis rendu compte trop tard. Il y a des gens qui ne se réveillent pas assez tôt pour choisir une profession".
(Interview d'une femme du Lignon)

En résumé, tous les efforts pour créer pour les femmes une égalité des chances dans la société à partir du système éducatif se heurtent à une question de fond : qui éduque les responsables du système d'éducation ? Et c'est là que le problème échappe au domaine spécifique de l'éducation, comprise comme éducation formelle et, dévoile toute sa complexité politique.

QUI EDUQUE LA SOCIETE ?

La suppression totale des discriminations dont les femmes sont victimes dans la société est un problème essentiellement politique. C'est le mouvement des femmes qui a mis à jour cette évidence.



Il a démontré d'un côté le ridicule et l'anachronique des arguments qui, parlant de différences entre hommes et femmes, chargeaient cette différence d'une hiérarchie qui infériorisait les femmes. D'autre part il a assumé cette différence et en a fait le drapeau d'une révolte sociale.

Le mouvement des femmes naît d'une *crise d'identité* qui atteint avant tout les femmes de la classe moyenne, la plupart intellectuelles, celles que l'on pourrait appeler, utilisant un mot de la lutte anticoloniale, les "assimilées". Ce sont ces femmes qui, assumant un style de vie masculin, participant au monde des hommes avec eux, apparemment sur pied d'égalité, ce sont elles qui se sont rendu compte en premier de l'imposture qu'elles vivaient.

La société industrielle pousse les femmes vers le monde du travail salarié et exige d'elles une force de travail au moins égale à celle des hommes. Comme travailleuses elles n'ont pas le droit de revendiquer leur différence. Mais cette même société qui les universalise comme travailleuses les particularise comme femmes. Elles ne peuvent pas être différentes, mais de toute façon et à priori, elles sont considérées comme telles.

Le mythe de l'égalité par le travail s'effondre. Entre l'universalisation et la particularisation de leur être, elles sont condamnées à la schizophrénie sociale. Elles sont finalement des êtres divisés, elles vivent un conflit permanent, d'où leur difficulté à trouver une personnalité propre. Comment est-il possible, dans le monde du travail, de jouer un rôle qui fait abstraction de son sexe, rôle qui, en même temps, s'appuie exclusivement sur lui ?

Dans cette crise d'identité il y a une question à laquelle le mouvement des femmes va répondre. Si les raisons qui séparaient le monde des femmes du monde des hommes sont en train de disparaître, dans les sociétés industrielles avancées, pourquoi les relations de

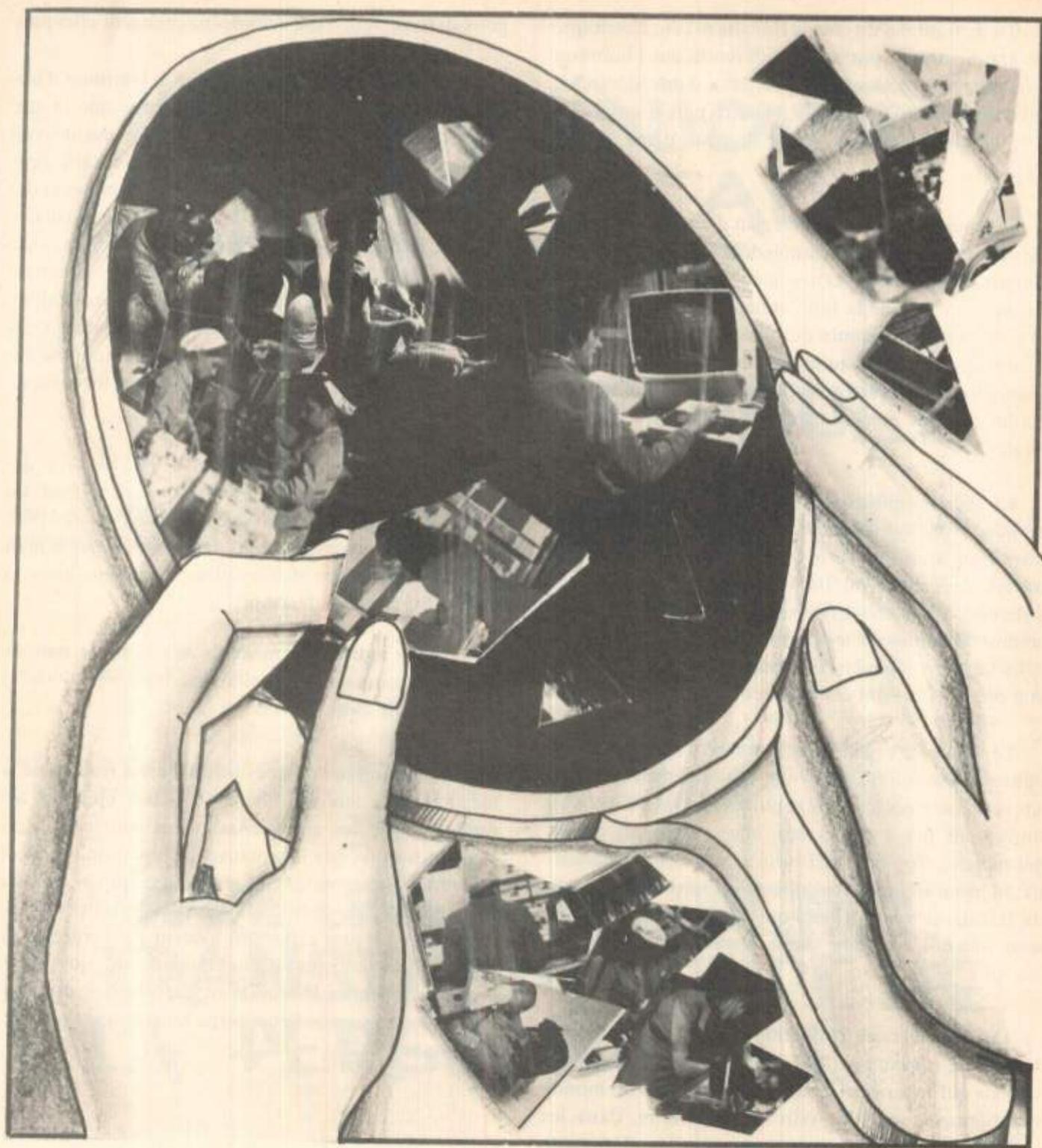
pouvoir entre hommes et femmes ne changent-elles pas ?

C'est là qu'il devient évident que le maintien d'une idéologie étrangère à la société moderne, que la survivance d'une idéologie anachronique peuvent avoir lieu parce qu'il y a des intérêts investis dans cette survivance, intérêts qui, dans le cas des hommes et des femmes, ne diffèrent pas de ceux qui médient d'autres relations de domination. Il ne faut pas cependant s'attendre à ce que les hommes prennent l'initiative de transformer une situation sociale dont, consciemment ou inconsciemment, ils bénéficient. D'où la nécessité d'un mouvement de femmes autonome qui soit simultanément un instrument de lutte et un contexte éducatif.

Et c'est exactement cela qu'il a été. La lutte des femmes a été et est, dans sa pratique sociale globale, un terrain éducatif immense qui a permis sur le plan individuel un processus d'auto-formation et sur le plan culturel l'émergence d'une culture, rompant ainsi le silence sur l'univers féminin.

Comme tout mouvement de libération le mouvement des femmes a été simultanément un fait culturel et un facteur de culture.

Fait culturel dans la mesure où il est le résultat de la rencontre des femmes que nous avons appelées assimilées, avec les autres. Assimilées sont celles qui avaient compris que la tentative d'intégration d'égale à égal était pure perte, qui avaient compris qu'elles vivaient dans le monde des hommes comme des exilées. Les autres, ce sont celles qui avaient été gardées à la maison, condamnées à l'immanence du quotidien, destinées à centrer le monde en elles-mêmes, dans les limites de leurs corps. Leurs corps, leur unique aventure, leur centre vital.



La rencontre de ces femmes en un mouvement unique fait de lui avant tout un fait culturel. Mais ce mouvement est aussi un facteur de culture dans la mesure où il a évolué à partir d'une revendication d'intégration et d'égalité dans le monde masculin pour devenir une opposition active porteuse d'une revendication de transformations globales qui commencent dans la famille et impliquent une mise en question tant de la vie privée que de la vie publique. Cette mise en question est porteuse d'une radicalité révolutionnaire qui, au fur et à mesure qu'elle avance, change la culture; et c'est dans ce sens que nous disons que le mouvement est un facteur de culture.

"Si on regarde les femmes, beaucoup d'entre elles ne peuvent pas s'imaginer autre chose que ce qu'elles font maintenant. C'est-à-dire : pour ce qu'on leur a enseigné et pour ce qu'elles ont compris, elles ont tout ce qu'il leur faut, tout ce qu'elles voulaient, et c'est très difficile de pousser quelqu'un à réfléchir : est-ce que c'est vraiment ce que je voulais ?"
(Interview d'une femme du Lignon)

Cette analyse de l'impact culturel que la lutte des femmes exerce dans la société est importante car une bonne partie des intellectuels bien pensants se limite à offrir des solutions éducatives qui favorisent une intégration des femmes sur pied d'égalité dans la société telle qu'elle est, masculine.

Or toute notre expérience dans le mouvement des femmes et à l'université nous pousse à affirmer que ce sont les mouvements sociaux qui éduquent la société et non l'inverse.

La vraie éducation des femmes commence dans le mouvement fait pour elles et par elles. Ce processus éducatif transforme la conscience, les valeurs et les comportements des femmes. Cette réinvention de leur identité individuelle et collective se prolonge sous forme

d'action politique en une mise en question et en une recherche d'alternatives au mode d'organisation social. Cette action politique qui a des incidences sur l'ensemble de la société, touche nécessairement les pratiques et les institutions éducatives traditionnelles.

Dans tout ce processus, le mouvement est le contexte éducatif premier et privilégié, garantie de la continuité et de la cohérence de la proposition de transformation.

Actuellement, après dix ans d'action politique intense du mouvement des femmes dans les pays occidentaux, les transformations institutionnelles sont nombreuses et sensibles. Mais leur impact profond, culturel, est plus difficile à décrire, même s'il est sensible dans la vie quotidienne. On peut dire qu'il se trouve surtout au niveau des valeurs et des comportements.

C'EST COMME SI LE MASCULIN,
EN TANT QUE PRINCIPE
DÉTERMINANT DE LA CULTURE
ÉTAIT EN TRAIN DE PERDRE
DU TERRAIN ET DE CÉDER LA
PLACE FACE À L'ESSOR DE
VALEURS ET COMPORTEMENTS
AUTRES.

Au début des années 70, les femmes américaines percevaient quelque chose de nouveau dans l'air. "Sisterhood is blooming", disaient-elles. "Springtime will never be the same". En vérité, depuis lors, le monde n'a cessé de changer.

NOTES

- (1) "Féminiser le monde", DOCUMENT IDAC No. 10, Genève, 1975.
- (2) Pierre Dominicé, "Quelle ouverture pour l'université"
- (3) "Féminiser le monde", DOCUMENT IDAC No. 10, Genève, 1975.



VIERGE MARIE OU MARIE-COUCHE-TOI-LÀ

"On a raison de dire que la femme pense souvent d'une autre façon que l'homme. La pensée de l'homme est plus abstraite, plus réfléchie, plus logique et objective; celle de la femme est plus commandée par le sentiment, davantage concentrée sur la personne que sur la chose, sur le concret que sur le principe. Si la femme manque peut-être ici et là de logique, elle compense ce défaut par son bon sens pratique, qui lui permet souvent de discerner plus aisément ce qui est juste et essentiel. Si elle est plus exposée à tirer des conclusions subjectives, elle court moins le danger de sacrifier une solution juste à une conclusion ayant l'apparence de la logique. Il faut reconnaître que l'homme a joué jusqu'à présent un plus grand rôle dans la production intellectuelle et manifesté plus d'esprit créateur. On peut l'expliquer, en partie historiquement, par le fait que la femme avait jusqu'à présent une situation subordonnée et était accaparée par ses tâches familiales. Mais on peut l'expliquer en partie aussi par le fait que la femme est de nature plus réceptive. Cette particularité lui vaut de craindre davantage les risques et d'être moins portée à la spéculation. Mais cela n'empêche pas que les femmes qui ont perdu leur équilibre sont plus extrémistes que les hommes qui se trouvent dans la même condition". (1)

Subjectives, sentimentales, illogiques mais pratiques, réceptives mais extrémistes dans le déséquilibre, nous

voilà, nous les femmes, rondement délimitées sous l'œil étranger et goguenard du gouvernement suisse, il y a quelque 20 ans.

Muses, nous appartenions au monde du silence inspiré et voilà que nous avons pris la parole, une parole pleine, parole d'un corps porteur de vie, d'un corps porteur de contradictions et d'impuretés, d'un corps étouffé enfin occupé.

Pour parler, au sens noble du terme — trêve de bavardages — nous avons tué l'irrationnel, contourné la subjectivité, gâché le sentiment, occulté l'irrationnel. Mme la Présidente par-ci, Mme la Trésorière par-là, la mascarade du pouvoir nous faisait chaud au ventre. Et puis, les jambes de Mme la Présidente étant toujours comparables à celles de Mme la Trésorière quel que soit leurs discours, nous avons réécrit les règles du jeu.

Où commence notre histoire ? Si Eve a croqué le fruit, c'est qu'il était mûr. Logique, non ? Eve a joué, Eve a perdu et toute l'humanité avec. Illogique non ? Peut-être les dés étaient-ils pipés ? Eve est née adulte. Si elle avait été enfant, elle aurait passé par l'apprentissage plein d'embûches de la liberté conditionnelle.

(1) Message du Conseil Fédéral. Feuille Fédérale, 1957, I, p. 771.

— Oui, c'était... voyons... lundi, non mardi, attendez non c'était lundi, je sais parce que c'est le mardi que mon mari joue au foot, et alors...

— Eh bien le mien, figurez-vous que pas plus tard qu'hier...

— Vous avez de la chance. Le mien il m'a dit tout de go : "Si t'es pas contente, t'as qu'à t'en aller" mais entrez donc...

— Non, non, je vous assure c'est juste pour le sel, mais je vous dis, le mien c'est pareil, au fond, c'est pas parce qu'il a dit que... qu'il va automatiquement...

Et voilà. Confidences sur le pas de la porte, bavardages insensés, rires, sourires, éclats de bonheur, énervements, aussi, contre cette voisine imbécile qui se laisse faire, envie, aussi, pour cette voisine qui ne s'en laisse pas conter.

Le temps a passé. Et le mari ne fait plus la une des secrets de paliers. La jaunisse du petit dernier a pris la relève. Le ventre s'est arrondi, les seins se sont alourdis, envolée la jeunesse du corps désirable dont elle n'a pas su profiter. Envolé le regard amoureux du mari prometteur... à qui sera destiné cet avenir tant convoité ?

ROMANTISME : On lui avait promis un prince charmant, elle le voyait déjà : grand, beau, fort, protecteur.

ILLUSION : Et voilà notre boutonneux. Mais pas n'importe quel acnéique, un qui a de l'avenir.

FRUSTRATION : Elle, elle est toujours là, au foyer, bonne mère, bonne épouse, comblée. Elle est devenue raisonnable. Au fond, c'est cela être comblée, c'est être raisonnable. L'avenir viendra, c'est certain, nous serons heureux, quand les enfants seront grands, je pourrais même peut-être faire quelque chose pour moi ?

AMERTUME : Les enfants ont grandi, la plénitude se fait de plus en plus vide, l'image de la mère s'effrite...

CYNISME :

REVOLTE :

ANGOISSE :

HUMOUR :

COMPLICITE :

SORORITE :

... ne reste que l'image de l'épouse-popote.

Femme-popote, moi, tu te rends compte ? Il trouve que tout ça manque de piment. Les piments, ils poussent au soleil et si ça continue comme ça, moi, je vais aller les chercher là-bas.

Mais nous deux, ça fait si longtemps, et il y a les enfants...

Note qu'à y regarder de plus près, je ressemble un peu à son quotidien préféré, une fois qu'il a lu les gros titres, le reste peut attendre !

Toi qui as vécu tout ça... tu crois que le soleil, c'est une bonne idée ?

Oh, moi, c'est différent. J'ai connu Pierre, et nous avons eu Jean. Quel bonheur, une famille modèle. Et quand est née Jeanne, voilà qu'il a commencé à... de plus en plus souvent... au pied du mur... mais il continuait... les enfants ne savaient rien... mais cette gourgandine...

Quant à moi, vous ne me croirez pas, toutes les deux, mais j'en ai rencontré un vrai de prince charmant, à tel point qu'une autre l'avait trouvé avant moi 14 ans auparavant. Il m'a promis que... mais c'était toujours les jours de semaine... et puis... mais elle est devenue dépressive, alors... de toutes façons, j'avais mon boulot... mais quand même un dimanche de temps en temps, j'aurais bien voulu...

La prise de conscience s'immisce dangereusement dans les bavardages. On rit, on pleure, on mange des gâteaux. Où sont passés les rêves d'antan ? De 3 elles deviennent 5, puis 10 puis 1000 à éprouver le mal-être de leur condition de femme.

— Oui, c'était... voyons... lundi, non mardi, attendez non c'était lundi, je sais parce que c'est le mardi que mon mari joue au foot, et alors...

— Eh bien le mien, figurez-vous que pas plus tard qu'hier...

— Vous avez de la chance. Le mien il m'a dit tout de go : "Si t'es pas contente, t'as qu'à t'en aller" mais entrez donc...

— Non, non, je vous assure c'est juste pour le sel, mais je vous dis, le mien c'est pareil, au fond, c'est pas parce qu'il a dit que... qu'il va automatiquement...

Et voilà. Confidences sur le pas de la porte, bavardages insensés, rires, sourires, éclats de bonheur, énervements, aussi, contre cette voisine imbécile qui se laisse faire, envie, aussi, pour cette voisine qui ne s'en laisse pas conter.

Le temps a passé. Et le mari ne fait plus la une des secrets de paliers. La jaunisse du petit dernier a pris la relève. Le ventre s'est arrondi, les seins se sont alourdis, envolée la jeunesse du corps désirable dont elle n'a pas su profiter. Envolé le regard amoureux du mari prometteur... à qui sera destiné cet avenir tant convoité ?

ROMANTISME : On lui avait promis un prince charmant, elle le voyait déjà : grand, beau, fort, protecteur.

ILLUSION : Et voilà notre boutonneux. Mais pas n'importe quel acnéique, un qui a de l'avenir.

FRUSTRATION : Elle, elle est toujours là, au foyer, bonne mère, bonne épouse, comblée. Elle est devenue raisonnable. Au fond, c'est cela être comblée, c'est être raisonnable. L'avenir viendra, c'est certain, nous serons heureux, quand les enfants seront grands, je pourrais même peut-être faire quelque chose pour moi ?

AMERTUME : Les enfants ont grandi, la plénitude se fait de plus en plus vide, l'image de la mère s'effrite...

CYNISME : ... ne reste que l'image de l'épouse-popote.

REVOLTE : Femme-popote, moi, tu te rends compte ? Il trouve que tout ça manque de piment. Les piments, ils poussent au soleil et si ça continue comme ça, moi, je vais aller les chercher là-bas.

ANGOISSE : Mais nous deux, ça fait si longtemps, et il y a les enfants...

HUMOUR : Note qu'à y regarder de plus près, je ressemble un peu à son quotidien préféré, une fois qu'il a lu les gros titres, le reste peut attendre !

COMPLICITE : Toi qui as vécu tout ça... tu crois que le soleil, c'est une bonne idée ?

SORORITE : Oh, moi, c'est différent. J'ai connu Pierre, et nous avons eu Jean. Quel bonheur, une famille modèle. Et quand est née Jeanne, voilà qu'il a commencé à... de plus en plus souvent... au pied du mur... mais il continuait... les enfants ne savaient rien... mais cette gourgandine...

Quant à moi, vous ne me croirez pas, toutes les deux, mais j'en ai rencontré un vrai de prince charmant, à tel point qu'une autre l'avait trouvé avant moi 14 ans auparavant. Il m'a promis que... mais c'était toujours les jours de semaine... et puis... mais elle est devenue dépressive, alors... de toutes façons, j'avais mon boulot... mais quand même un dimanche de temps en temps, j'aurais bien voulu...

La prise de conscience s'immisce dangereusement dans les bavardages. On rit, on pleure, on mange des gâteaux. Où sont passés les rêves d'antan ? De 3 elles deviennent 5, puis 10 puis 1000 à éprouver le mal-être de leur condition de femme.



Ghetto, ghetto, ghetto. Le sel n'est qu'un prétexte, bien compris de la cigale comme de la fourmi.

La profession des femmes, c'est la vie privée. Profession diffuse, complexe, où le secret professionnel n'existe pas, tout est bon à discuter, de la meilleure poudre à lessive à la meilleure position, dessus, dessous ou n'importe comment. Tout y passe puisqu'elles ne sont pas insérées dans un système monétaire, que la loi sur la concurrence déloyale ou les pratiques commerciales restrictives n'ont sur elles aucune répercussion, si minime soit-elle.

Le salut du ghetto, c'est la communication. Vanité du secret. Tout au plus entendra-t-on : "Ne le dites à personne, mais..." De moi je à nous nous, à nous toutes nous, au ras-le-bol collectif, la glissade est proche. Ainsi est né le Mouvement des femmes, conscient que l'analyse de l'expérience individuelle, toujours niée, avait une signification politique puisqu'elle concernait la moitié de l'humanité jusqu'alors jamais entendue.

"Le Mouvement est particulièrement concerné par ce domaine de la politique qui est vécu dans chaque expérience individuelle. Les femmes viennent au Mouvement à partir d'un vague sentiment de frustration dans leurs vies privées, et elles y découvrent que ce qu'elles croyaient être un problème individuel relève en fait d'une problématique sociale, et en conséquence politique. Le processus qui consiste à transformer les frayeurs secrètes et individuelles des femmes en une conscience commune de leur signification sociale, l'explosion de la colère et de l'angoisse, la lutte pour pouvoir exprimer leur misère et la rendre politique, voilà ce qui constitue la prise de conscience". (2)

A la croisée des chemins

Virgines, les femmes sont désirables et doivent réserver leur hymen à un hypothétique élu.

Epouses, les femmes acquièrent leur définition sociale.

Mères, les femmes sont sacrnalisées dans leur rôle de femme mais perdent leur statut de "femme-femme".

Maîtresses (ou putains), les femmes ont la saveur de la liberté, de l'interdit et de la jeunesse retrouvée, mais elles

sont reléguées dans la catégorie des loisirs en semaine. Changement de masque, ni vu ni connu, au gré du désir de l'autre. Les femmes, idéalement, doivent jouer tous les personnages à la fois. Comment répondre "logiquement" à une demande incompatible ? Et, de nouveau, la femme dira oui et non selon qu'elle est vierge, non selon qu'elle est épouse ou mère, oui selon qu'elle est maîtresse donc putain.

La femme qui devient épouse acquiert une légitimité. Celle qui parfait sa condition de femme par la maternité voit carrément son statut monter au pinacle. Ce n'est pas son existence qui est consacrée, c'est son droit d'exister qui est ratifié par l'accomplissement de sa fonction reproductrice. Parallèlement, elle perd presque inmanquablement son image de maîtresse, précisément parce que sa vie a maintenant un autre but que l'unique désir de satisfaire le mari. Il y a les enfants, leur existence remplit sa vie. De la dépendance affective du mari, elle passe à la dépendance affective des enfants. Et dans ce détournement, le mari perd la maîtresse car il ne retrouvera jamais plus cet être fragile tout entier dévoué à sa satisfaction personnelle. Les petits plats mijotés dans l'attente du tête-à-tête amoureux ont fait place aux séances d'alimentation où le petit ne veut pas manger tandis que l'autre n'est toujours pas sorti de son bain et a encore les ongles tout noirs.

Derrière son journal, il pense à la jeune et jolie femme dont il était follement épris. La cuillère de bouillie à la main, elle mûrit dans ses pensées le calme des retrouvailles une fois tout ce petit monde au lit.

Il croit son esprit dans les langes, elle croit son esprit dans les cours de la bourse. Leurs chemins se sont croisés et se sont perdus de vue.

Epouse, elle a la reconnaissance de son mari. Mère, elle a la reconnaissance de la société. Maîtresse, elle a oublié ce que cela voulait dire, jusqu'au jour où elle le réapprendra, par l'arrivée d'une autre, jusqu'au jour où elle le revivra par un autre avec lequel, enfin détachée de

(2) Juliet Mitchell, *l'Age de Femme*, Ed. Des Femmes, Paris, 1974, p. 73.

son rôle de mère l'instant d'un cinq à sept, elle se fera chuchoter à l'oreille la tendresse d'un bonheur oublié. Et la ronde des mensonges continue.

Enfant elle rêvait d'être adulte, adulte, elle rêvait d'être épouse, épouse, elle rêvait d'être mère, mère elle rêvait d'être maîtresse. Maîtresse, elle perd tout pour une bulle d'air de chaleur.

Alors, elle demande la parole. Le droit de dire que le monde est absurde. Dire, mais surtout ne pas cracher. Expliquer posément, voilà la solution. Après tout, elle a fait des études, elle aussi, et si elle n'en n'a pas fait, elle pourrait tout aussi bien s'y lancer. Et elle pense à celle qui a de la chance, qui ose parler en société, s'exprimer de surcroît sur tous les sujets. Elle parle comme eux. De longues phrases, bien structurées, en rapport avec le sujet, d'un ton posé, on l'écoute. On propose même en-veux-tu-en-voilà de la raccompagner. Et une fois partie avec l'heureux élu, les discussions dévient sur cette bas-bleu qui n'a plus rien d'une femme quoiqu'il faut bien dire qu'elle est encore assez jolie...

Un homme est ambitieux, une femme est carriériste. Un homme est savant, une femme est bas-bleu. Un homme est logique, une femme est un homme. Et quand cet homme est une femme follement féminine, voilà qu'il devient d'autant plus attirant. La ronde des mensonges continue.

Inutile de potasser les scientifiques pour comprendre que tout est relatif. A force de biaiser, de louvoyer, de se transformer, d'attendre et de contourner pour répondre à une demande irrecevable, les femmes rigolent. Oui, elles rigolent. Elles mentent parce qu'à 7 heures elles jouent à la mère, à 8 heures elles jouent à la carriériste, à midi elles reprennent leurs esprits, à 5 heures elles jouent

à la maîtresse, à 7 heures elles jouent à la maîtresse de maison, à 8 heures elles jouent à la bas-bleu, à 11 heures elles jouent à l'épouse et à minuit elles tombent le masque dans un sommeil réparateur.

Elles savent bien que 2 et 2 font 4, ou 5, ou 6 selon à qui elles s'adressent. Alors, elles forcent le destin. Elles n'ont pas la parole ? Elles l'apprennent, la prennent, l'imitent, la caricaturent, la dénaturent, lui enlèvent toute substance, la dénudent, l'enjolivent, l'envoient aux pives, la reprennent, elles jouent avec elle comme elles ont joué à grimper aux arbres, sans que cela se voit, à être provocantes et convenables, discrètes et brillantes, fragiles et calées, silencieuses et intéressantes, rivales et complices. Pourquoi les femmes sont-elles allées chercher ce terme imbécile de sororité ? Détrompez-vous, ce n'est pas parce que fraternité n'a pas de féminin. La fraternité, elle, sonne haut et clair, limpide, quelque chose de droit, un peu comme ces hommes pleins de boue, le fusil à l'épaule, se serrant les coudes au fond des tranchées au nom de LA LIBERTE.

La sororité, c'est différent. C'est quand on n'a rien besoin d'expliquer. C'est comme si on avait vécu 25 ans ensemble, avec les mêmes parents, la même école, les mêmes maîtres, le même mari et que le début de la phrase suffit pour que les autres aient déjà compris, dans un regard complice, à quel rôle on se réfère, lequel on privilégie à ce moment précis, sachant que demain il en ira peut-être autrement.

Aujourd'hui, les femmes essaient de retrouver une identité de femme. Elles ne veulent plus être la femme de, la fille de, la maîtresse de, la mère de, la merde.

"Mais qu'est-ce qu'elles veulent ?". Ne pas être *l'autre*.



DOCUMENTS IDAC DEJA PARUS :

(les documents 1 à 8 sont épuisés)

- | | | | |
|-------|---|-------|---|
| 1 | Conscientisation et révolution, une conversation avec Paulo Freire | 13 | Au point chaud, le rôle du coopérant dans le contexte de l'"aide au développement" |
| 2 | "Aide" au "Tiers Monde", le développement impossible | 14 | A la recherche d'une nouvelle conscience sociale; une expérience socio-pédagogique avec des animateurs de jeunesse en Suisse |
| 3 | La libération de la femme, changer le monde et réinventer la vie | 15 | Culture et résistance au Chili aujourd'hui |
| 4 | Education politique, une expérience avec les Indiens Aymara au Pérou | 16/17 | Attention, école ! Un dossier sur la crise de l'institution scolaire |
| 5/6 | Révolte dans la société répressive, les nouvelles formes d'action politique aux USA | 18 | Guinée-Bissau 1979 - Apprendre pour vivre mieux |
| 7 | Le dessin d'humour comme instrument d'éducation politique | 19/20 | Ecole - Société - Avenir. L'étude de quelques expériences significatives d'une autre école et d'une autre éducation |
| 8 | FREIRE/ILLICH, la pédagogie de l'opprimé ou l'oppression de la pédagogie | | |
| 9 | L'observation militante, une alternative pour la recherche en sciences sociales | | |
| 10 | Féminiser le monde. Le mouvement des femmes en tant que critique radicale de la culture et de la société | | |
| 11/12 | Guinée-Bissau - la réinvention de l'éducation par le mouvement de libération au pouvoir | | |
- PROCHAINS DOCUMENTS :**
- | | |
|----|---|
| 22 | Femmes et santé |
| 23 | Brésil 81 - La résistance populaire dans et par la vie quotidienne |



L'IDAC est un collectif de travail à but non-lucratif. Son budget provient de son travail — des séminaires qu'il organise, des consultations, de la vente de ses publications — et des contributions volontaires d'individus et d'organisations.

Les abonnements aux Documents IDAC sont une forme de soutien au travail de l'équipe.

Une publication

Institut d'Action Culturelle

Rédacteurs responsables :

Pierre DOMINICE
Michel GIRARDIN
Eric LOUIS

Tous droits de traduction, de
reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Pour vous abonner aux Documents IDAC, renvoyer ce coupon à :

Idac

27, chemin des Crêts
CH 1218 Grand-Saconnex
Genève

Je désire souscrire aux Documents IDAC (*)

Nom _____

Adresse _____

* Prix Sfr. 20.- pour 4 numéros

US\$ 8.- et US\$ 12.- par avion, paiement de l'étranger par chèque ou virement postal international.

Vous recevrez tout document en français à moins que vous ne demandiez la version en langue anglaise.